MAHOMET

DRAME

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

THÉATRE.

La Fille de Roland, drame en 4 actes, en vers, 59e édition.
Les Noces d'Attila, drame en 4 actes, en vers, 14e édition.
L'Apôtre, drame en 3 actes, en vers.
Agamemnon, tragédie imitée de Sénèque. (*Épuisé.*)
Agamemnon, tragédie imitée d'Eschyle.
Dante et Béatrix, drame en 5 actes, en vers. (*Épuisé.*)
Le Monde renversé, comédie en 1 acte, en vers.
La Cage du lion, comédie en 1 acte, en vers.
Un Cousin de passage, comédie en 1 acte, en prose.

ROMANS.

La Lizardière, 14e édition.
Le Jeu des Vertus, 4e édition.
Comment on devient belle, 4e édition.

CRITIQUE.

La Politique dans Corneille. 1 volume.

Poésies complètes. 1 volume in-12.

MAHOMET

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

DONT UN PROLOGUE

PAR

LE Vte HENRI DE BORNIER



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS (PALAIS-ROYAL)

1890

Ce drame a été reçu à l'unanimité par le comité de lecture du Théâtre-Français, le 28 juin 1888.

Le journal *le Temps* a publié, le 1er avril 1890, la note suivante :

« En prévision des difficultés diplomatiques auxquelles pouvait donner lieu la représentation sur une scène française du *Mahomet* de M. de Bornier, le conseil des ministres, dans une de ses dernières réunions, a décidé que la tragédie en question ne pourrait être représentée ni sur une scène subventionnée, ni sur aucun autre théâtre.

« L'ambassadeur de France à Constantinople, M. de Montebello, a été chargé d'aviser le sultan de cette décision. »

« Abd-ul-Hamid a remercié chaleureusement l'ambassadeur français de la nouvelle qu'il lui annonçait. Il aurait ajouté :

« Je suis très reconnaissant de cette mesure; j'y vois une délicate attention pour moi et mes sujets. Mais je trouve aussi que c'est une mesure habile de votre part, car vous avez ainsi ménagé les susceptibilités de vos sujets musulmans, qui n'auraient pu qu'être blessés d'une pareille représentation. Je vous en félicite et je vous prie de transmettre, à Paris, l'expression de ma vive sympathie pour M. Carnot, pour son gouvernement et pour la France. »

PERSONNAGES :

MAHOMET.
ABOU-BECKER.
SAFWAN.
GEORGIOS, moine chrétien.
JONAS, marchand juif.
HASSAN, prêtre et poète arabe.
YÉZID LE GLOUTON.
BÉLAL, crieur des prières publiques.
OMAR, } chefs arabes.
ALI, }
MAYCIRA, intendante de Khadidja.
KHADIDJA, } femmes de Mahomet.
AYESHA, }
HAFSA, }
SOFIA, prophétesse juive.

Juifs, Arabes, Soldats, Esclaves, etc.

MAHOMET

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

DONT UN PROLOGUE

ACTE PREMIER

PROLOGUE

A la Mecque. La maison de Khadidja. Vaste salle. Au fond, une large baie ouvrant sur la ville obscure. Escalier vers la droite montant à l'appartement des femmes. Silence de nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

KHADIDJA, MAYCIRA, puis ABOU-BECKER.

KHADIDJA, descendant l'escalier, soutenue par Maycira, qui la conduit au fond regarder.

Rien ! On n'aperçoit pas la caravane encore...

MAYCIRA.

Non, maîtresse.

KHADIDJA.

Rentrons. La fièvre me dévore...

MAYCIRA.

Maîtresse, calme-toi...

KHADIDJA.

Pourquoi donc, Maycira ?

MAYCIRA.

La caravane était hier au mont Héra ;
Seulement, elle a dû repousser une attaque
Des Bédouins, en venant du golfe Syriaque.
Nous la verrons bientôt. Ne t'alarme donc point.

KHADIDJA.

Me voilà rassurée, en effet, sur ce point;
Mais j'attends Mahomet, et ma crainte est extrême
Depuis deux jours...

MAYCIRA.

Je sais qu'il est à Héra même.
Et qu'il doit revenir à la Mecque aujourd'hui.

KHADIDJA.

Ah ! bien ! C'est trop souffrir que souffrir loin de lui !

(On entend frapper à la porte de droite.)

MAYCIRA.

Qui frappe ?

VOIX DU DEHORS.

Abou-Becker.

KHADIDJA.

Mon cousin... Ouvre vite !

(Maycira va ouvrir. Abou-Becker entre et va prendre la main de Khadidja.)

ABOU-BECKER.

Khadidja... Qu'as-tu donc ? Est-ce que ma visite
Te déplaît, Khadidja ?

KHADIDJA.

Non, certe.

ABOU-BECKER.

Alors, pourquoi
Ce frisson dans tes mains ?

KHADIDJA.

Ne parlons pas de moi.
As-tu vu Mahomet ?

ABOU-BECKER.

Non pas, ce dont j'enrage.
Que je devienne fou, s'il devient jamais sage !
Sans doute, en ce moment, il court dans le désert,
De ravins en ravins où sa trace se perd.
Ce bel Arabe était peu fait pour le commerce,
Car il est paresseux comme un mage de Perse !
De plus visionnaire ! Il prétend que du ciel

Descend pour lui parler l'archange Gabriel;
Il le dit et le croit! Car, en toute aventure,
On ne saurait du moins l'accuser d'imposture;
Mais partout, dans la Mecque, on se raille de lui...

KHADIDJA.

On ne raillera pas toujours comme aujourd'hui!

ABOU-BECKER.

Crois-moi donc, Khadidja, tu devais rester veuve,
Au lieu de hasarder cette fâcheuse épreuve
D'épouser un mari plus jeune de quinze ans,
Très pauvre, et dont la tête est vide de bon sens!

KHADIDJA.

Je l'estime et je l'aime...

ABOU-BECKER.

Oui, voilà ta faiblesse,
C'est de quoi l'on te plaint...

KHADIDJA.

Cette pitié me blesse.
S'il est pauvre, il descend, par son père Abdallah,
D'Ismaël, fils d'Hagar...

ABOU-BECKER.

Oui, nous savons cela.

KHADIDJA.

Il est pauvre, dis-tu? Mais son travail, son zèle,
Augmenta ma richesse; il était bon, fidèle,
C'est pourquoi je le pris pour époux...

ABOU-BECKER.

Oui, d'accord;
Il commença très bien, et je l'aimai d'abord;
Mais voilà plusieurs mois — hélas ! tout le révèle —
Que les démons Kerrit ont troublé sa cervelle !

KHADIDJA.

Tu le jugeras mieux, bientôt.

ABOU-BECKER.

Jamais !

KHADIDJA.

Assez !
J'espère mieux de toi : ses secrets, je les sais,
Et, quand viendra l'instant où tu dois tout connaître,
Tu seras le premier à l'admirer peut-être.

ABOU-BECKER.

Moi, le chef de la Mecque, admirer un tel fou ?
De mes deux mains plutôt je lui tordrais le cou !

KHADIDJA.

Non! sois plus indulgent pour lui, je t'en conjure.

ABOU-BECKER.

Je peux le protéger de toute grave injure,
C'est tout ! Mais tu pâlis encor... Pardonne-moi !
Ce maudit Mahomet ! Que le simoun...

KHADIDJA.

Tais-toi !

MAYCIRA, revenant du fond où elle regardait.

La caravane...

KHADIDJA.

Enfin! — Fais tout ce qu'il faut faire,
Comme je te l'ai dit hier, sans qu'on diffère.
Ma présence pourrait attrister ce retour,
Car je souffre beaucoup, oui, plus qu'un autre jour!
— Abou-Becker, reçois à ma place mes hôtes.

(Abou-Becker et Maycira l'aident à remonter l'escalier.)

On dit que nos malheurs nous viennent de nos fautes,
Qu'ai-je donc fait de mal?

ABOU-BECKER.

Je te l'ai dit déjà,
C'est d'avoir épousé... Pardonne, Khadidja!

KHADIDJA.

Je te pardonne. Adieu. J'y serais importune,
Mais toi, prends bien ta part de la fête commune.

(Au moment de disparaître au haut de l'escalier où ses esclaves la reçoivent.)

Mahomet... Mahomet...!

MAYCIRA, appelant.

Esclaves, venez tous!
Préparez le festin du retour.

ABOU-BECKER, aux esclaves.

Hâtez-vous...
Apportez les flambeaux...

MAYCIRA.

Dressez les tables basses...
Placez là ces chevreaux et ces volailles grasses...
Là, les jarres de vin; les bévandes ici...
N'épargnons — Khadidja veut qu'il en soit ainsi —
N'épargnons rien; fêtons avec le soin qu'elle aime
Ses parents, ses amis et les étrangers même!

ABOU-BECKER, *regardant les apprêts du festin.*

C'est bien. Les voyageurs vont tous bénir le seuil
De la riche marchande et vanter son accueil.

(*Arrive par le fond la caravane, on descend les ballots de marchandises, on les range, etc., etc.*)

SCÈNE II

ABOU-BECKER, MAYCIRA, HASSAN, GEORGIOS, JONAS, YÉZID, etc.

HASSAN.

Abou-Becker... Salut, chef!

ABOU-BECKER.

Hassan... Salut, prêtre!

HASSAN.

Prêtre et poète aussi : double honneur!

ABOU-BECKER.

Oui... peut-être!

(Montrant Georgios.)

Quel est cet homme-là ?

HASSAN.

C'est un moine chrétien,
Un vieux loup!

ABOU-BECKER, montrant Jonas.

Et cet autre ?

HASSAN.

Un Juif arabe... un chien !

YÉZID, montrant les tables préparées.

Abou-Becker, Hassan, par Iblis, le grand diable !
S'il vous plaît de parler, vous parlerez à table.

HASSAN.

Je te reconnais bien, Yézid le Glouton !

YÉZID.

Oui, ce nom-là me plaît !

ABOU-BECKER.

Tu l'as prouvé, dit-on,
Chaque jour de ta vie, Yézid.

YÉZID.

A ma gloire !
Lequel vaut mieux? Manger. — Et lequel vaut mieux ? Boire!

(On se place autour des tables.)

On devrait ajouter à nos quatre cents dieux
Un dieu pour les festins, surtout pour les vins vieux !
Entamons, avant tout, la talbineh, farine
Et miel dont le parfum caresse la narine.

ABOU-BECKER.

Sans doute, j'aime mieux pourtant le bakilah !

YÉZID.

A ton aise ! Buvons, mangeons, frère ! Voilà
Le vrai bonheur, le seul !

HASSAN.

Tu vas trop loin.

YÉZID.

Poète,
Le bonheur, j'en conviens, la femme le complète.

HASSAN.

Les femmes !

YÉZID.

Tu dis bien. J'aime la quantité.

HASSAN.

Combien en as-tu donc ?

YÉZID.

Je n'ai jamais compté !
Ce vin blanc du Karkaf... c'est un dieu, je l'adore !

Il fait vibrer les nerfs comme un arc.....

(Il sert à Abou-Becker et aux autres.)

Bien ! Encore !

(On entend de sourdes rumeurs au dehors.)

ABOU-BECKER.

Ah ! ah ! Regarde donc, Hassan, quel est ce bruit?
Seraient-ce des Bédouins qui viennent dans la nuit
Piller la Mecque ?

HASSAN, regardant au fond.

Non, nul sujet d'épouvante ;

(On aperçoit au dehors, dans l'ombre, une sorte de cortège, des hommes et des femmes qui suivent une petite enfant que l'on emporte.)

Une fille, une enfant, qu'on enterre vivante,
Voilà tout.

ABOU-BECKER.

Ce n'est rien.

GEORGIOS, se levant de table.

Tu dis que ce n'est rien ?
C'est un crime à mes yeux !

ABOU-BECKER.

A tes yeux de chrétien !
Qu'importe ?

JONAS, se levant aussi.

Il a raison, le chrétien.

HASSAN.

Quel miracle !
Tu l'approuves, toi, Juif?

JONAS.

Sans doute. Un tel spectacle
Devrait être odieux, quelle que soit sa foi,
A tout homme de cœur.

ABOU-BECKER.

Juif, prends garde, et tais-toi !

JONAS, bas à Georgios.

Il parle peu, ce chef, mais son œil est farouche.

HASSAN.

Moi, Juif, par des raisons je veux fermer ta bouche :
Le peuple arabe a trop de femmes à nourrir ;
Il est donc, puisqu'il faut les aider à mourir,
Bien plus humain de les tuer filles que femmes.
Puis le dieu Wad l'ordonne.

JONAS, bas à Georgios.

Idolâtres infâmes,
Fourbes, grossiers.....

GEORGIOS.

Cruels.....

JONAS.

Et superstitieux !

ABOU-BECKER, à Hassan.

Que disent-ils ?

HASSAN.

Du mal de nous ou de nos dieux.
Ces neveux de Jésus et ces fils de Tobie
Depuis quatre cents ans infestent l'Arabie ;
Le chef qui les admit chez nous fut imprudent !

ABOU-BECKER.

Tu dis vrai. Je hais moins les chrétiens cependant.

HASSAN.

Hum ! Le Juif, c'est la lèpre, et le chrétien, la peste,
Et tant qu'il en reste un, c'est l'engeance qui reste.
Ils envahissent tout, ces chrétiens et ces Juifs,
On devrait les chasser, et mieux, les brûler vifs !

JONAS, furieux.

Essayez ! Nous avons des châteaux forts, des villes,
Qui se défendront bien contre vos hordes viles ;
Nous avons le Khaybar, Matat, Naïm, Cammous ;
Arabes, l'Arabie est aux Juifs comme à vous !

HASSAN, à Abou-Becker.

Et c'est là le grand mal ! La terre des ancêtres,
Bientôt, si l'on n'y veille, aura changé de maîtres ;
Il faudrait rejeter au loin d'un seul effort
Ces étrangers.....

ABOU-BECKER.

Aucun de nous n'est assez fort ;
Mais cela finira.

HASSAN.

Peux-tu me dire comme ?

ABOU-BECKER, se levant.

Peut-être. Parmi nous, il peut surgir un homme,
Quelque rude guerrier qui nous mette d'accord,
Et nous fasse, au besoin, trembler tous, moi d'abord !
Nous en avons besoin tous, Chrétiens, Juifs, Arabes,
Et je le dis à tous sans compter mes syllabes.
Tout va bien, pensez-vous quand vous avez bien bu.
Cependant le désordre est dans chaque tribu,
Le pillage, le vol, le meurtre, l'incendie,
La bassesse, la haine avec la perfidie,
Les immondes plaisirs, le mal fait ou rêvé,
Les crimes dont le nom n'est pas encor trouvé !
Notre courage meurt en ces honteuses tâches,
Les aigles du désert disent : où vont ces lâches ?
Nos fils vaudront encor moins que nous ne valions,
Et le mépris de l'homme est dans l'œil des lions !

JONAS, riant et buvant.

Si je te comprends bien, tu rêves un Messie ?
Je bois donc au succès de cette prophétie :
A ton tyran futur, candide Abou-Becker !

ABOU-BECKER, tirant son poignard.

Ton insolence, Juif, tu vas la payer cher !

JONAS, *tirant aussi son poignard.*

Viens ! mon couteau saura, d'une facon certaine,
Si la peau d'un Arabe est une bonne gaine !

YÉZID, *vivement, en remplissant les coupes.*

Du sang... Non, non ! du vin ! Vingt coupes, c'est trop peu.

TOUS, *buvant et gesticulant.*

Oui, buvons !

YÉZID, *ivre comme les autres.*

Maintenant, si nous mettions le feu ?
Brûlons cette maison ! Brûlons la Mecque, comme
Je ne sais quel César, plein d'esprit, fit de Rome !

ABOU-BECKER.

Malheureux, arrêtez ! perdez-vous la raison !

YÉZID.

Non, je paierai la ville et paierai la maison.
Prenez des torches, tous !

TOUS, *se levant.*

Oui, oui ! brûlons la ville !

YÉZID, *ivre.*

Une ville est d'ailleurs une chose inutile ;
Une tente suffit à l'Arabe guerrier,
Comme au lion son antre, au renard son terrier.

HASSAN.

Si, comme tu l'as dit, nous sommes en démence,
Il faut que le plus fou de la Mecque commence,
Mahomet que voici...

(Tous regardent au fond, et on voit Mahomet, appuyé sur son bâton, arriver dans la lumière du jour naissant.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MAHOMET.

HASSAN.

Prends cette torche, tiens,
Mahomet.

MAHOMET, avançant comme sans écouter et sans voir.

Dieu m'a dit de venir, et je viens.

YÉZID, avec les autres, riant bruyamment.

Ah ! ah ! que dit-il donc?

HASSAN, riant.

Mahomet, quel mystère
Vas-tu nous révéler ?

ABOU-BECKER, à Mahomet.

Crois-moi, mieux vaut te taire.

HASSAN.

Non, qu'il parle... Après tout, entendre un fou parler
Est aussi gai que voir une ville brûler ;
Qu'il se dépêche donc de conter son histoire.

YÉZID, *offrant une coupe à Mahomet.*

D'abord, pour délier ta langue, veux-tu boire ?

MAHOMET, *le regardant fixement.*

Toi dont l'ivresse horrible emplit les yeux ardents,
Un jour Dieu brisera la coupe entre tes dents !
Vous autres qui riez, je n'ai pas de reproche
A vous faire, car l'heure où vous croirez approche.
Depuis trois jours j'étais sur ce mont de Héra,
Où le fils d'Abraham, mon ancêtre, pleura.
Ce matin, au moment où meurent les étoiles,
Devant moi, tout à coup, flamboyant sous ses voiles,
Un ange descendit, et je l'ai reconnu,
Car c'est lui qui souvent était ainsi venu.
« Lève-toi, m'a-t-il dit, et cours où Dieu t'envoie,
« Retourne vers ton peuple, et montre-lui sa voie. »
L'ange alors sur mon front posant son doigt de feu :
« Sois le purifié par la vertu de Dieu !
« Je te donne en son nom la force et la puissance,
» J'arrache de ton sein le crime de naissance.
« Le vice originel, car Dieu le veut ainsi :
« Sois son prophète ! Va maintenant !... » Me voici.

TOUS, *riant.*

Ah ! ah !

HASSAN.

L'ange a donc fait un trou dans ta poitrine,
Mahomet ?

ABOU-BECKER.

Quelle est donc ta nouvelle doctrine ?

MAHOMET, montrant la Caaba et les idoles.

Elle est simple : abolir les faux dieux que voilà ;
Réunir les tribus de l'Arabie entière
Sous cette unique loi...

ABOU-BECKER, plus attentif.

Mais de quelle manière ?

MAHOMET.

Un livre, le Koran, par Dieu lui-même écrit,
Doit te l'apprendre.

ABOU-BECKER, à part.

A-t-il vraiment perdu l'esprit

(Rires bruyants des Arabes.)

S'il est fou, mes amis, il suffit de le plaindre,
Sans l'insulter.

HASSAN.

Les fous quelquefois sont à craindre.

(Approchant sa main du visage de Mahomet.)

Je veux tirer un peu la barbe que voilà
Pour bien savoir...

ABOU-BECKER, lui retenant la main.

Hassan, je te défends cela !

MAHOMET, immobile, mais les yeux éclatants.

Qui m'outrage est perdu, Hassan, qu'il t'en souvienne !
— Abou-Becker, merci ! que la lumière vienne
Sur tes yeux, sur ton front où je pose mes doigts !

HASSAN, à la foule.

Frères, laissons ce fou ! Voici l'heure où je dois
Faire sept fois le tour, comme poète et prêtre,
De la Caaba..... Venez !

(Tous sortent.)

YÉSID, à Mahomet, pendant que les autres sortent.

Tu guériras peut-être,
Mais, crois-moi, sans cela tout espoir serait vain,
Mange beaucoup de viande et bois beaucoup de vin !

ABOU-BECKER, l'emmenant.

Yézid, c'est assez ! Si l'ivresse fut prompte
A s'emparer de toi, sors et cache ta honte.

SCÈNE IV

MAHOMET, GEORGIOS.

GEORGIOS, s'avançant.

Mahomet !

MAHOMET.

Georgios ?

GEORGIOS.

Dans la foule perdu,
J'étais là, mon enfant, et j'ai tout entendu :
Mon fils, cette heure est grave, entre toutes peut-être ;
Ceux qui t'appellent fou ne peuvent te connaître.
Seul ici, je le peux : le hasard nous a mis
En présence autrefois, et nous fûmes amis ;
Je soignai ton esprit comme une fleur fragile ;
C'est moi qui t'enseignai la Bible et l'Évangile,
C'est moi qui te fis voir dans les siècles passés
L'ordre et le but divin.

MAHOMET, *avec une réserve respectueuse et grave.*

Mon père, je le sais.

GEORGIOS.

Aujourd'hui, Mahomet, tu veux de ta patrie
— Et ce courage est beau — chasser l'idolâtrie ?

MAHOMET, *avec conviction et simplicité.*

Mon père, je l'ai dit ; il sera fait ainsi.

GEORGIOS.

Je l'espère, et voilà pourquoi je parle ici.
Une force est en toi, je le sens, le devine ;
Oui, tu peux à ton tour servir l'œuvre divine,
Mais il faudra lutter, longtemps ! Tu connaîtras

Les fourbes, les méchants, les lâches, les ingrats ;
Les dieux se défendront contre Dieu ! C'est l'histoire.
Tout homme a besoin d'aide en cette lutte noire ;
Je t'aiderai : d'abord, je t'offre pour soutiens
Les chrétiens d'Arabie et puis tous les chrétiens,
J'ai les pouvoirs de tous, et pour tous je m'engage ;
Ici tu seras roi, si tu veux ! Le seul gage
Que j'attende de toi, pour payer notre appui,
C'est que tu promettras, avant tout, aujourd'hui,
D'accepter, d'établir la loi du Christ ! J'espère
Que c'était ton dessein, Mahomet ?

MAHOMET, avec une fermeté un peu triste.

Non, mon père.

GEORGIOS.

Comme moi, cependant, tu vénères son nom ?

MAHOMET.

Oui.

GEORGIOS.

Sa loi convient seule au peuple arabe.

MAHOMET.

Non.

GEORGIOS.

Qui te l'a dit ?

MAHOMET, montrant le ciel.

Celui qui sait tout.

GEORGIOS.

Ah! prends garde!
En de mauvais chemins ton orgueil se hasarde ;
Entends, du moins, ma voix sévère et juste, au lieu
D'en croire cet orgueil.

MAHOMET.

Parle... J'écoute Dieu.

GEORGIOS.

Je te connais, j'ai lu dans ton âme profonde
Comme on voit les écueils sous les troubles de l'onde.
Deux hommes sont en toi: l'un bon, fidèle, aimant ;
L'autre, géant d'orgueil qui cherchait le moment
De bondir sur la proie et de toucher son rêve.
C'est ce dernier, mon fils, qui maintenant se lève!
— Tu ne veux pas du Christ ? C'est que ta vanité
T'inspire je ne sais quelle rivalité.
Tu l'admires, dis-tu ; mais par un stratagème
De ton orgueil, en lui tu admires toi-même,
Car tu crois égaler quelque jour sa vertu,
Sa gloire, son triomphe ; eh bien — l'oserais-tu ? —
Fais la comparaison ; lui, le chaste, l'immense
Et tendre guérisseur de l'humaine démence,
Au jour du Golgotha comme au jour du Thabor,
Pouvait monter là-haut d'un libre et fier essor ;
Quand tombait à ses pieds la grande pécheresse,
Des cœurs qui la jugeaient voyant la sécheresse,
Il pouvait les blâmer sans trouble et sans ennui,
Car tout l'azur du ciel était entre elle et lui !

Ses lèvres n'ont jamais touché la coupe amère,
Et son cœur n'a connu qu'une femme : sa mère !
— Toi, mon fils, jusqu'ici, je sais que Khadidja
De tout entraînement fatal te protégea ;
Elle fut ta vertu, ton ange, ta gardienne,
Mais, crois-le bien, ta vie a besoin de la sienne,
Car le germe terrible est déjà dans ton sein :
Tu ressembles, mon fils, à ce prince abyssin
Que des oiseaux, portés sur des ailes obscures,
Perçaient incessamment de mortelles piqûres.
Aujourd'hui, c'est l'orgueil, la luxure demain,
Plus tard l'ambition, le délire inhumain,
De courber sous ton joug les hommes et les femmes,
Et l'ardeur de dompter, comme les corps, les âmes !
Dans ce chemin fatal point de halte en effet,
Et le mal qu'on fera vient du mal qu'on a fait !
O justice éternelle ! O sagesse vivante !
Pourquoi permettez-vous ces êtres d'épouvante ?
Hélas ! pourquoi faut-il que d'âge en âge ainsi,
Sur le monde effaré, sous le ciel obscurci,
Nivelant les Memphis, les Spartes, les Sodomes,
Moissonneurs du démon, passent ces faucheurs d'hommes ?
Jadis, c'était Xerxès ; hier, c'est Attila,
Demain. . . qui sait ? — Mon fils, ne sois pas de ceux-là !
Le Dieu du Golgotha n'a fait qu'une victime :
C'est lui ! Sa loi naquit de sa douceur sublime ;
Laisse ce doux pasteur conduire les troupeaux
Sous la houlette et non sous les sanglants drapeaux,
Ne livre pas ton siècle et des siècles sans nombre
Aux chevaux effrayants qui hennissent dans l'ombre,
Car ce que pourrait faire un cœur comme le tien,

Je le sais, et j'ai peur !

MAHOMET, avec une hauteur subite.

C'en est assez, chrétien !
Je veux ce que Dieu veut, je sais ce qu'il ordonne.

GEORGIOS.

Rien ne peut t'arrêter, alors ?

MAHOMET, avec plus de force.

Rien, ni personne,

GEORGIOS.

Eh bien, ces mêmes vœux que pour toi je formais,
Sache-le, je les fais contre toi désormais.
L'idolâtrie, hélas ! chez ces peuples barbares,
Vaut mieux peut-être encor que ce que tu prépares :
Puisses-tu donc, avant que ce fatal pouvoir
Te sois donné, mourir !

MAHOMET, le retenant.

Reste, alors : tu vas voir.

(Le jour s'est levé. On aperçoit la Caaba illuminée par le soleil, avec ses trois cents dieux sculptés sous les arcades roses. Les Arabes sont prosternés devant eux, Hassan en tête.)

SCÈNE V

MAHOMET, ABOU-BECKER, GEORGIOS, KHADIDJA, HASSAN, YÉSID, La Foule.

HASSAN, *se levant.*

Dieux des Arabes, dieux puissants de nos ancêtres,
O dieux de la Caaba, dont nous sommes les prêtres,
Déesse des petits enfants et des oiseaux,
Al-lat ; et toi, Hobal, qui donnes aux roseaux
Altérés du désert la pluie ou le nuage,
Nars, Asaph, Naiéla, j'adore votre image !
Donnez-nous tous les biens sans peine et sans danger ;
Faites-nous le repos doux, le travail léger ;
Afin que nous puissions piller les caravanes
Qui viennent de Syrie ou des terres persanes,
Egarez au milieu des sables dévorants
Les marchands grecs et juifs, les voyageurs errants,
Car nous couvrons de fleurs, après chaque entreprise,
Les images des dieux.

MAHOMET, *d'une voix éclatante.*

Et le vrai Dieu les brise !

(*Il va au fond.*)

Peuple, regarde ! vois, sous le grand ciel ardent,
Ces lourds nuages noirs venir de l'Occident...

(*Le ciel s'obscurcit.*)

C'est le simoun, le vent qui porte les tonnerres
Et courbe comme un jonc les cèdres centenaires.
S'il passe là, vos dieux arrachés et broyés
Tomberont à jamais...

(Levant la main comme pour appeler la tempête.)

Il a passé... Voyez !

(La foudre tombe sur la Caaba et renverse plusieurs statues. Le peuple jette des cris d'épouvante.)

HASSAN, après un moment de stupeur.

Peuple, reviens à toi ! Plus de crainte vulgaire !
Mahomet n'est pas fou, comme on l'a cru naguère ;
C'est un magicien, un sorcier de l'enfer.
Frères, levez sur lui le bâton et le fer ;
Qu'il demande pardon à nos dieux, ou qu'il tombe
Mort à leurs pieds !

MAHOMET, avec calme, puis avec une animation croissante.

Hassan, fais donc creuser ma tombe ;
Mais je meurs en criant comme j'ai commencé :
Un seul peuple, un seul Dieu ! C'est la loi !

YÉSID.

L'insensé !

HASSAN.

Le criminel plutôt, le révolté, l'impie !
Pour lui, plus de pitié ! Que son crime s'expie !
Vengeons nos dieux, vengeons nos ancêtres ! A mort !

LA FOULE.

Oui, oui ! la mort, la mort !

(Les Arabes s'avancent sur Mahomet, levant leurs sabres, leurs lances et leurs bâtons. Khadidja, qui depuis quelque temps écoutait du haut de l'escalier, descend rapidement, et se jette entre Mahomet et la foule.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, KHADIDJA.

KHADIDJA.

Tuez-moi donc d'abord !

LA FOULE, s'arrêtant.

Khadidja ! Khadidja !

KHADIDJA.

Préparez mon supplice
Et le sien à la fois, car je suis sa complice ;
Ce qu'il veut, je le veux ; ce qu'il croit, je le crois.
Voici mon cœur, frappez ! Frappez-nous à la fois !

YÉSID, aux autres.

Voyez comme elle est pâle !

ABOU-BECKER.

Oh ! oui, tout son corps tremble !
Oui, c'est la mort qui parle !

KHADIDJA.

Allons ! frappez ensemble !

ABOU-BECKER.

Bas les armes, tous ! Quand je parle, on se soumet !

HASSAN.

Oui ! mais c'est un devoir de punir Mahomet.

ABOU-BECKER.

Son juge, ce sera la tribu tout entière.
Je suis le chef. Allez.

(Les Arabes se retirent en frémissant, Khadidja les suit jusqu'au seuil, en étendant toujours le bras entre eux et Mahomet, puis elle ferme la porte et revient toute chancelante.)

SCÈNE VII

MAHOMET, KHADIDJA, ABOU-BECKER, GEORGIOS.

KHADIDJA.

Ecoute ma prière,
Abou-Becker. Il faut le sauver ; je le veux
Et tu le dois, car c'est le dernier de mes vœux.

ABOU-BECKER et MAHOMET.

Le dernier ?

KHADIDJA.

Oui, je sens que mon heure est venue...

Cette lueur, là-bas, douce, pure, inconnue,
C'est la mort.

MAHOMET.

Khadidja !

KHADIDJA.

Je souffrais tant déjà !
Tout mon cœur est brisé maintenant.

MAHOMET.

Khadidja !

KHADIDJA.

Mahomet, Mahomet, ne pleure pas ! Mon âme
Te bénit ; tu fus bon pour cette simple femme ;
Tu n'as aimé que moi : sois béni ! — Seulement,
Une angoisse m'étreint en ce dernier moment :
L'un par l'autre, toujours, du mal nous triomphâmes...
Maintenant, mon ami, prends garde aux autres femmes !
La meilleure qu'à toi le hasard puisse offrir
Te ferait regretter celle qui va mourir.
— Je t'aimai bien ! — O Dieu de l'éternel mystère,
Pardonne si je fus heureuse sur la terre !

(Elle tombe, soutenue par Mahomet.)

Ecoute, Abou-Becker : sois juste, étant le fort ;
J'ai le droit de parler en face de la mort ;
Donne-moi donc ta main et mets-la dans la sienne.

(Elle unit leurs mains.)

Je veux que vous soyez amis, qu'il t'en souvienne !
Aime et sers Mahomet, à toute heure, en tout lieu,

Car il est le Prophète et l'envoyé de Dieu !
Mahomet, sur mon front ramène mes longs voiles,
Tu les relèveras quand viendront les étoiles,
Ce soir... ce soir... Adieu !

(Elle expire.)

MAHOMET.

Sois bénie à ton tour,
Toi qui fus la bonté, la sagesse et l'amour !
Je vais où le devoir m'appelle, où Dieu me pousse ;
Éclaire-moi d'en haut, lumière chaste et douce ;
Dans ta tombe où viendront les Djerradahs gémir,
J'ensevelis mon cœur, ô toi qui va dormir !

GEORGIOS, posant sa main sur la tête de Mahomet penché sur Khadidja.

Oui, pleure, Mahomet, sur elle et sur toi-même ;
Le mot qu'elle t'a dit dans cet adieu suprême :
« Prends garde aux autres » c'est son cœur qui l'a trouvé.
Qu'elle t'éclaire donc après t'avoir sauvé !
Si tu n'es pas chrétien, du moins donne à la terre
L'exemple et la leçon d'une morale austère.
Renonce, par ta libre et ferme volonté,
A tout amour vulgaire, à toute volupté.
Auras-tu cette force ? auras-tu ce courage ?
Réponds, et ne fais pas à la mort cet outrage
De mentir devant elle ! Allons, regarde-moi,
Et réponds...

(Mahomet lève la tête en silence, regarde Georgios et se couvre le visage de son manteau.)

Ton silence a répondu pour toi !
Adieu donc pour toujours ! Toutes mes espérances,

Trompe-les, mais je sais d'où viendront tes souffrances,
Pour cette femme — hélas! mystère des douleurs! —
Je vois moins de regrets dans tes yeux que de pleurs!
Son nom... tu l'oublieras, mais souviens-toi d'un autre.
Tu seras grand peut-être et te croiras apôtre ;
Mais alors, dans ton cœur, ton âme et ton esprit,
Mahomet, souviens-toi de ce nom : Jésus-Christ!

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

L'oasis du couvent chrétien. — Tout autour le désert. Grands palmiers et rochers. — A droite, le couvent à demi ruiné, entouré d'arbres épais.

SCÈNE PREMIÈRE

JONAS, FOULE DE JUIFS, puis SOFIA.

(Une foule de Juifs, femmes, vieillards, enfants, arrivent harassés de fatigue, et tombent sur le sol, au hasard.)

JONAS.

Arrêtons-nous... Enfin !

DEUXIÈME JUIF.

Une source !

TROISIÈME JUIF.

Une source !

Buvons !

UNE JUIVE.

Je suis brisée !

JONAS.

Oh ! quelle horrible course !

LA JUIVE.

Sous le simoun brûlant !

PREMIER JUIF.

Dans le désert en feu !

LA JUIVE.

Reposons-nous ! Je n'ai plus de force.

JONAS.

Que Dieu
Maudisse Mahomet et confonde sa rage !

SOFIA.

Que faites-vous ? Debout, frères ! Juives, courage !
Il faut gagner la mer et partir au plus tôt
Pour la Judée... Allons !

JONAS.

Prophétesse...

SOFIA, *vivement.*

Il le faut !
Voyez là-bas... ce sont les musulmans, la garde
De Mahomet ! Vois-tu, femme ? Vieillard, regarde !
C'est l'ennemi sans cœur, sans clémence, sans foi,
Fuyons !

TOUS, se levant.

C'est vrai ! fuyons !

SOFIA, leur montrant le chemin à gauche.

Passez tous... avant moi !

(Elle les regarde fuir, puis elle revient seule un instant, mais Jonas revient aussi.)

SCÈNE II

SOFIA, JONAS.

JONAS.

Que fais-tu, prophétesse ? Allons, il faut nous suivre ;
Pars avec nous, si tu veux vivre.

SOFIA.

Oui, je veux vivre,
Mais pour nous venger tous. Pars, je reste. C'est dit.

JONAS.

Veux-tu donc imiter ton aïeule Judith ?

SOFIA.

Non ! tuer Mahomet comme un soldat vulgaire,
Comme Holopherne, rendre assassinat pour guerre,
Non ! le tuer serait le grandir aujourd'hui,
Et la force d'ailleurs ne peut rien contre lui.

JONAS.

C'est vrai sans doute. Après la défaite subie,
C'en est fait, je le sais, des Juifs de l'Arabie.
Notre roi massacré sous les murs de Cammous,
Vingt mille musulmans prêts à fondre sur nous,
Tout est perdu, le flot de l'Islam nous inonde ;
En quinze ans, Mahomet a fait son œuvre immonde ;
En quinze ans ! tout s'incline ou tremble sous sa loi.
Il est le maître, oh ! oui !

SOFIA.

Du monde, pas de moi !
Où sont-ils, nos héros, cadavres misérables ?
Les chacals du désert les disputent aux sables,
Mais je les vengerai !

JONAS.

Tu le veux, mais comment ?

SOFIA.

Je le sais, et je sais qu'il viendra ce moment !
— Il faut abaisser l'homme, afin d'abaisser l'œuvre !
Et d'abord, j'entrerai, comme fait la couleuvre,
Dans l'antre du lion, du superbe vainqueur,
Et je lui laisserai l'âpre morsure au cœur.
Pour atteindre ce but, jusqu'à l'heure suprême,
Je sacrifierai tout...

JONAS.

Ton sang ?

SOFIA.

Mon honneur même !

JONAS.

Quel est donc ton projet, quel espoir est le tien ?

SOFIA.

On dit que je suis belle ?

JONAS.

Oui, très belle.

SOFIA.

C'est bien.
Oui, dans son camp maudit, au milieu de ces femmes
Qui le suivent pour voir ses triomphes infâmes,
J'entrerai, s'il se peut. Calme, attentive à tout,
Méprisant le danger, surmontant le dégoût,
Saisissant le hasard, l'œil fixé sur ma proie,
J'attendrai le moment de justice et de joie !
— Comme ces durs vainqueurs que ta voix condamna,
O mon Dieu, comme Oreb, Zébée et Salmana,
Comme l'Iduméen, comme le Moabite,
Que la vengeance enfin, froide, lente ou subite,
Saisisse Mahomet !

(Elle regarde au dehors.)

Pars, vieillard... les voilà !

JONAS.

Prophétesse, que Dieu te garde !

(Il sort rapidement par la gauche.)

SOFIA, apercevant les arbres qui entourent le couvent, et allant s'y cacher.

C'est cela !

SCÈNE III

ABOU-BECKER, Foule d'Arabes, puis MAHOMET, SAFWAN, AYESHA, SOFIA, cachée.

ABOU-BECKER, entrant rapidement avec plusieurs Arabes.

Ils sont partis, les Juifs... mais il faut les atteindre,
Courons ! De leur sang vil le sable doit se teindre,
Allah ! Ne laissons pas nos colères vieillir,
Tuons ces Juifs jusqu'au dernier !

MAHOMET, paraissant au fond.

Laisse-les fuir !

ABOU-BECKER.

Prophète, excuse-moi, mais c'est trop de clémence.
Pardonner à des Juifs désormais, c'est démence.

MAHOMET.

Laisse-les fuir !

ABOU-BECKER, résistant.

Prophète...

MAHOMET, avec un sourire grave, désignant d'un geste les arbres sous lesquels ont disparu les Juifs.

Au haut de ces palmiers
Vient de s'abattre, vois, tout un vol de ramiers.

Eh bien, souviens-toi donc : des ennemis sans nombre,
A la Mecque, autrefois, me poursuivaient dans l'ombre :
Je me réfugiai seul, sur le mont de Thor,
Dans un antre où leurs pas allaient me suivre encor ;
Soudain une colombe, à l'instant même où j'entre,
Avec ses deux petits se pose au bord de l'antre,
Et mes persécuteurs se dirent pleins d'ennui :
« Il n'est pas entré là, — la colombe aurait fui ! »

ABOU-BECKER.

Dieu t'a souvent sauvé par un pareil prodige.
— Et cependant ces Juifs...

MAHOMET.

Laisse-les fuir, te dis-je !
Tu pourrais égorger ces femmes, ces enfants,
Ces vieillards éperdus à nos cris triomphants ;
Père, dans le désert tu creuserais leurs tombes,
Oui, mais tu risquerais d'effrayer ces colombes !
— D'ailleurs, c'est déjà trop de massacre et de deuil,
Vois ce couvent chrétien... le sang rougit le seuil,
Tous les prêtres ont fui, tout est flamme ou décombre,
Les anges Zébanni hurlent du fond de l'ombre ;
Dans le désert, partout, des cadavres... Assez !
Donnons quelque repos à nos soldats lassés ;
Nous passerons ensemble, ici, la nuit entière.

(Montrant les bords du ruisseau.)

Dressez les tentes là... Descends de ta litière,

(Ayesha descend de sa litière avec l'aide de Safwan.)

Ayesha. — Safwan, viens, mon ami, viens donc.
Abou-Becker... allons, ta main !

ABOU-BECKER, s'inclinant jusqu'à terre.

Maître, pardon !

MAHOMET, allant vers la source et y trempant légèrement la main.

Avant tout, prenez soin de mon cheval, esclaves;
Il est des plus hardis sans doute et des plus braves,
Mais, depuis quelques jours, il a le pied plus lent,
Placez-le pour dormir loin du sable brûlant ;
L'eau du puits est trop fraîche encor; pour tout remède,
Lavez-en ses naseaux lorsqu'elle sera tiède.

(Les esclaves puisent de l'eau dans les jarres et s'éloignent.)

ABOU-BECKER.

Maître, pour assurer notre repos, le tien
Surtout, je fais placer une garde.

MAHOMET.

C'est bien ;
Tu le vois, Ayesha, c'est justice à lui rendre,
Ton père, comme un fils, aime et garde son gendre.

ABOU-BECKER.

Oui, l'apôtre honoré que Dieu même inspira.

MAHOMET.

Je reçois tes bienfaits, ami, Dieu les paiera !
— Mais je n'aperçois pas encore la litière
De Hafsa...

AYESHA, avec calme.

Ne crains rien. Avec Hassan, son frère,
Elle nous suit.

MAHOMET.

Tant mieux ! Je craignais entre vous
Quelque dispute encor.

AYESHA, froidement.

Si son cœur est jaloux,
Le mien ne l'est pas.

MAHOMET, avec une sorte de dépit.

Ah ! — Tu sais qu'elle est poète ;
Elle a fait contre nous deux *hidjas*.

AYESHA.

Oui, Prophète,
J'ai lu ces vers.

MAHOMET, en souriant.

Il faut lui pardonner, je crois,
Une fois s'ils sont bons ; s'ils sont mauvais, deux fois !
— Suis-je trop indulgent ?

AYESHA, toujours froidement.

Non.

MAHOMET

Safwan... approche...

Regarde la belle eau qui sort de cette roche !

(Il en puise dans une tasse que lui tend un esclave.)

Ami, va donc offrir la coupe que voici
A ta fière cousine Ayesha. Va !

HAYESHA, à Safwan, après avoir bu.

Merci.

MAHOMET.

Ayesha, n'es-tu pas un peu lasse ?

AYESHA.

Non, certe.
L'air frais du soir entrait par la litière ouverte,
Et je ne songeais plus aux ardeurs du soleil.

MAHOMET.

N'importe, le repos est bon, et le sommeil.
Tu le vois, Ayesha, les tentes sont dressées ;
Va donc reposer, femme, et puissent les pensées
Que les anges du rêve ici t'apporteront
Ne pas laisser demain un nuage à ton front !

SCÈNE IV

LES MÊMES, HAFSA, arrivant en litière, suivie de HASSAN.

HAFSA, descendant de litière, et passant près d'Ayesha qui la regarde avec froideur.

Qu'as-tu donc, Ayesha ? J'aime qu'on me regarde
D'un œil meilleur.

AYESHA.

Allons, es-tu folle ?

HAFSA.

Prends garde !

ABOU-BECKER.

Ayesha, laisse-la dire et ne réponds point ;
L'Apôtre s'est souvent expliqué sur ce point.
Il abhorre entre vous les querelles jalouses ;
Le Koran les défend à toutes ses épouses.
Obéis au Prophète, à ton père, à la loi.

AYESHA.

Mon père, j'obéis.

HAFSA.

Mais je parlerai, moi !

MAHOMET.

Hafsa, plus un seul mot !

HAFSA.

Mais...

MAHOMET.

Je te le répète,
Plus un seul mot !

HASSAN.

Alors, écoute-moi, Prophète.

MAHOMET.

Parle.

HASSAN.

Écoute le frère, à défaut de la sœur :
Si, moi ton ennemi, je fus ton défenseur,
Si je me suis soumis à toi depuis l'hégire,
C'est que tu pris Hafsa pour femme, et j'ose dire
Que tu lui promettais alors, juste en cela,
Le premier rang parmi tes femmes... Loin de là!
C'est l'altière Ayesha qui, dominant ton âme...

MAHOMET, avec la plus grande hauteur.

Silence! Dominer Mahomet? une femme!
Puisqu'on comprend si mal mes désirs et mes lois,
Je daigne m'expliquer une dernière fois.
Sachez donc que je n'ai de tendresse profonde
Et d'amour que pour l'œuvre immense que je fonde,
Le Prophète, créé pour les divins combats,
Doit briser sans effort les liens d'ici-bas :
Au palmier du désert il doit être semblable :
La tête dans le ciel et les pieds dans le sable!
Pour les hommes pareils à moi, sachez-le bien,
Le péril c'est d'aimer, le reste ce n'est rien!
Dieu m'a donné le droit, au gré de mon envie,
De rapprocher ma mort ou d'allonger ma vie;
Je mourrais donc avant de m'abaisser! L'amour
M'abaisserait. La femme est le plaisir d'un jour;
Mais l'homme qui lui laisse usurper dans son âme
La place des devoirs austères. Dieu le blâme!

(Depuis quelques instants, Sofia voilée à demi s'est glissée à travers les rochers, elle écoute, et vers la fin de la scène disparaît sans avoir été vue.)

Aussi, dût quelquefois le sage s'étonner,
Je partage mon cœur pour ne pas le donner!
Je fais, même en cela, le devoir de l'apôtre ;
— Ayesha, disait-on? Elle pas plus qu'une autre!
Je le dis devant elle, et je lui trouverai
Des rivales encor, s'il en est à mon gré.

(A Abou-Becker.)

Père, pardonne-moi de parler de la sorte.

ABOU-BECKER.

L'intérêt du Prophète est tout ce qui m'importe ;
Dieu parle par ta voix. Ma fille est, comme nous,
Faite pour t'obéir et te croire à genoux.
Si j'ose quelquefois, quand un doute m'effleure,
Hasarder un conseil, je me soumets sur l'heure
Quand tu dis : je le veux! — Depuis quinze ans je vis
Dans cette piété pour toi. C'est moi le fils!

MAHOMET, avec une douceur grave.

Ayesha, tu l'entends? Je fais ce qu'il faut faire;
A nulle autre, Ayesha, mon cœur ne te préfère ;
N'espère donc ni plus d'amour ni plus de soins...

HAFSA, violemment.

Si ce n'était pas vrai, tu t'en défendrais moins!
Eh bien, ton Ayesha, je la hais! l'hypocrite,
Avec son air candide et froid qui vous irrite,
Son silence sournois, son air mystérieux,
Et quelquefois l'éclair bizarre de ses yeux!

— Et puis un peu chrétienne au fond, comme sa mère —
Lisant dans l'Évangile une journée entière!

AYESHA.

C'est vrai. Tu l'as permis, Prophète, n'est-ce pas?

HAFSA.

T'a-t-il permis aussi de traîner sur tes pas
Ton cousin Safwan dont la candeur parfaite
Vaut la tienne? — Crois-moi, veille sur eux, Prophète!

MAHOMET.

Misérable! c'est toi qui d'un soupçon pareil...

HAFSA.

Ce n'est pas un soupçon, maître, c'est un conseil!
Crois-moi donc, sans pourtant les croire encore infâmes,
Surveille les anciens fiancés de tes femmes!

MAHOMET.

Hafsa, ton insolence et ton esprit méchant
Doivent être punis sans pitié, sur-le-champ;
Tu ne m'appartiens plus; va, je te répudie!

HASSAN.

Maître, daigne excuser une âme trop hardie...

HAFSA.

Ne nous abaisse pas ainsi, frère, à ses yeux :
A voir ramper le chien, le maître est trop joyeux!
— Maître, tu m'as blessée au cœur. L'amour expire,

Mais il m'en reste assez encore pour te dire :
Prends garde ! tu fais mal. Souvent le faible est fort,
Le fort est faible !

MAHOMET, avec dédain.

Allons, va-t-en !

HAFSA, s'éloignant.

Le maître a tort!

SOFIA, à part, dans l'ombre.

Cette femme... il faut voir.

MAHOMET.

Que chacun se retire.
— Toi, reste, Safwan.

SCÈNE V

MAHOMET, SAFWAN.

MAHOMET.

Ce que je vais te dire,
Ami, voilà longtemps déjà que j'y songeais,
Mais cette guerre juive ajourna mes projets ;
Je veux donc les reprendre à l'heure nécessaire.
Je connais envers moi ton dévouement sincère ;
Cette femme l'a dit, et tu le sais trop bien,
Je t'ai pris Ayesha...

SAFWAN.

Non, tu repris ton bien !
Nos âmes et nos corps, nos biens et notre vie,
Dieu te les as donnés ; la loi, c'est ton envie,
Et le ciel nous a fait un cœur pour te l'offrir.

MAHOMET.

Il est vrai, Safwan, mais on peut en souffrir !
Qu'as-tu pensé de moi, Safwan ?

SAFWAN.

Moi ?... je t'aime,
Je te vénère en tout. C'est le devoir suprême,
C'est la loi. Le Koran le veut, le ciel le veut ;
Rien désormais, hormis ce devoir, ne m'émeut ;
Sans toi je ne serais qu'un idolâtre impie,
Et l'abîme de flamme où tout crime s'expie
M'attendait... Grâce à toi, maître, j'aurai le ciel,
Ses jardins toujours verts et ses fleuves de miel !
Ce qu'on gagne ici-bas par des courses lointaines,
Je l'aurai sans travail ; les divines fontaines
Me verseront leur onde éternelle, au milieu
Des Croyants qui diront sans fin : Louange à Dieu !

MAHOMET.

C'est là le paradis promis au cœur fidèle ;
Mais la terre, malgré tout ce qu'on souffre d'elle,
Offre d'autres bonheurs, quoique d'un moindre prix ;
Je veux donc remplacer celui que je t'ai pris :
Tu connais Fatima, ma fille préférée ;

Sa mère Khadidja, la morte vénérée,
Des plus rares trésors de son cœur la forma ;
— Tu seras, Safwan, l'époux de Fatima.

SAFWAN.

Je comprends ta bonté, maître, daigne le croire,
Mais je dois refuser ce bienfait, cette gloire.

MAHOMET, dont l'attention s'éveille.

Pourquoi donc, Safwan, et quel est ce secret ?
Parle, je te l'ordonne.

SAFWAN.

Oui, maître, je suis prêt.
Je connais Fatima, je la sais noble et belle,
Mais j'ai fait un serment qui me sépare d'elle.

MAHOMET.

Un serment ?...

SAFWAN.

Autrefois. L'ayant su bien tenir,
Je suis sûr de n'y pas manquer à l'avenir.
Pour que tu juges mieux le fond de mes pensées,
Remontons un instant vers les choses passées.
Un jour tu dis : Il faut que j'épouse Ayesha.
— C'était l'ordre de Dieu. Ma tête se baissa,
Je ne résistai point. Le jour du mariage,
Quand on eut accompli tous les rites d'usage,
Je sortis de la ville, et quand le soir tomba,
J'arrivai sur le mont des serments, Acaba.

A minuit, fatigué de ma course incertaine,
Je m'assis un moment au bord d'une fontaine;
Tout à coup cette voix que l'Arabe connaît,
Frappa les airs; c'était le lion qui venait.
J'aurais pu fuir encor, mais d'une autre pensée
Mon âme en ce moment fut soudain traversée,
Et je criai vers Dieu : « Ce que tu fais est bon,
« Seigneur; fais-moi mourir sous la dent du lion;
« Ou bien, si ce combat m'offre quelque espérance,
« Arrache de mon cœur l'amour et la souffrance! »
Le lion vint à moi de son pas lent et fier,
Pour arme je n'avais que ma pique de fer,
Mais Dieu veut ce qu'il veut : la bête fut frappée
D'un coup sûr, et ma lèvre, avidement trempée
Dans le sang, but la chaude et farouche liqueur,
Comme si le lion me refaisait le cœur!
Alors, posant le pied sur les flancs de la bête
Qui tressaillait encor, dressant au ciel ma tête,
Calme comme un vieillard qui dit : « J'ai trop vécu! »
Songeant à mon amour par toi, par moi vaincu,
Je jurai devant Dieu, dans cette ombre profonde,
De ne jamais aimer une autre femme au monde!
— Maître, me blâmes-tu?

MAHOMET, *avec un sourire.*

Non; comment te blâmer?
Mais de plus grands que toi finissent par aimer!

SAFWAN.

Maître, tu l'as voulu, je ne pouvais me taire,
Laisse-moi donc garder ma fierté solitaire.

Les tendresses du cœur, l'enivrement des yeux,
Les voluptés, je n'en veux pas, jamais! j'ai mieux,
J'ai la sérénité de l'âme, l'ardent zèle,
Le dévouement pour toi, le dévouement pour elle;
Dans ce renoncement mon cœur s'est épuré;
Je regarde Ayesha comme un être sacré,
Elle n'est plus charmante ou belle comme une autre;
Elle est divine, étant la femme de l'apôtre!

MAHOMET, avec affection.

Oui, je vois ta vertu comme ton amitié,
Mon fils; de mes projets je t'ai dit la moitié;
J'en ai d'autres sur toi. Pour quelque noble ouvrage
Prépare ton génie, affermis ton courage,
De la pensée auguste habite les sommets,
Et puisses-tu, mon fils, n'en descendre jamais!
— Laisse-moi, maintenant. Va.

SAFWAN.

Ne veux-tu pas, maître,
Prendre quelque repos comme nous tous?

MAHOMET.

Peut-être.
Je veux d'abord entrer dans ce couvent, ici.

SOFIA, à part dans l'ombre.

Safwan... Ayesha!

MAHOMET, à Safwan, avec bonté.

Va donc!

SAFWAN, baisant la main que lui tend Mahomet.

Maître, merci !

SCÈNE VI

MAHOMET, seul.

(Mahomet suivant Safwan du regard en souriant.)

« De ne jamais aimer une autre femme au monde ! »
Il le croit... cœur humain mobile comme l'onde,
Serment d'un jour... d'une heure !

(Après un silence.)

Ayesha... j'ai bien fait
De lui parler ainsi. C'est la seule, en effet,
Qui sur mon âme ait pris peut-être quelque empire ;
Mais non, cela n'est pas ! — J'ai bien fait de le dire.
C'est déjà trop pour moi d'y penser si souvent.
Aimer !... quelle misère ! — Entrons dans ce couvent...

(Il ouvre la porte.)

Plus rien ? Personne ?

(La lune perce les nuages et illumine au fond de l'eglise une image du Christ peinte à la manière byzantine.)

Si ! sous la blanche lumière
Un Christ au nimbe d'or, au fond, peint sur la pierre !
— Oui, le voilà ! Jésus, ses bras percés de clous,
Fixe sur Mahomet ses yeux profonds et doux.
Ce regard m'importune ; il m'attire, il me blesse,

Comme toujours! Allons, pourquoi cette faiblesse?
— O fils de Myriam, martyr mystérieux,
Pourquoi donc devant toi baisserais-je les yeux?
Pourquoi? mon édifice immense touche au faîte;
Jésus de Nazareth était aussi prophète;
Mais le ciel me fit naître après Moïse et lui
Pour achever leur œuvre et pour l'agrandir, oui!
Je suis cela! ce peuple, incliné sous mes règles,
A pour seul horizon l'ombre que font mes aigles!
Je marche de splendeur et d'effroi revêtu;
Je suis donc ton égal! — Mahomet, qu'en sais-tu?
— Je le sais! Entre tous les êtres, dans les âges,
Qu'ils aient été cléments, forts, terribles ou sages,
Qu'ils se nomment César, Zoroastre, Attila,
Aucun ne fut plus grand que moi! — Mais celui-là?
— Comme lui, cependant, j'ai refait ma patrie,
J'en ai chassé ce monstre impur, l'idolâtrie;
Chamelier, comme lui le fils du charpentier,
J'ai suivi le céleste et lumineux sentier;
Je n'ai jamais été de clartés économe;
Mon reflet restera sur la face de l'homme,
Je suis grand, je serai plus grand! Oui, je crois;
Voilà mon sceptre à moi, le sabre! — Mais la croix?

(Il détache son sabre avec une sorte de dépit et le pose sur un rocher. Puis, avec un geste de défi, il regarde de nouveau le Christ du couvent.)

Je mourrai mieux que toi! Ta mort fut trop sublime,
O Jésus: tu permis le triomphe du crime;
Tu pouvais disperser les soldats d'un regard,
Formidable, apparaître à ce peuple hagard;
Tu pouvais écraser le Prince et le Pontife,
Ponce-Pilate comme Hérode avec Caïphe;

Sur la ville qui fit le crime ou l'accepta,
Pour lui faire un tombeau, lancer le Golgotha ;
Tu pouvais, d'un seul geste abaissant ses collines,
Enfouir sous la mer jusques à ses ruines !
Tu ne l'as pas voulu ; tu laissas l'homme en paix
Tuer le fils de Dieu... Jésus, tu te trompais !
— Moi, je prendrai, pour fuir nos douleurs et nos fanges,
Un essor inconnu même aux àiles des anges ;
Je ne jetterai pas, au seuil de l infini,
Ton cri désespéré : *Lamma Sabachtani !*
Non ! quand j'aurai marqué, car j'en ai la puissance,
L'heure qui doit me rendre à la divine essence,
Je veux voir, m'élevant dans la nue aux flancs d'or,
Mes ennemis broyés... s'il m'en restait encor !

(Fixant ses yeux sur le Christ avec une rêverie jalouse.)

— Oui, ce fut plus qu'un homme ! un Dieu !... Dieu ! mais [moi-même
Quel œil a lu le mot dont je suis le problème ?
Homme, apôtre, prophète, ou plus encor ? Pourquoi,
Pourquoi, Nazaréen, serais-je moins que toi ?
Que me manque-t-il donc ? Le moine grec, mon maître,
Disait : la vertu ! — Mot de chrétien et de prêtre ;
Il avait tort, ce moine ! Il n'avait pas compris
Que l'homme n'est point né comme les purs esprits,
Et, malgré nos efforts, malgré nos craintes vaines.
Que c'est un sang de feu qui brûle dans nos veines !
O pouvoir qui mêlas au plaisir le remord,
Les sources de la vie aux sources de la mort,
Jamais rien de ta dure et douce tyrannie,
Rien ne nous défendra, non, rien, ni le génie,
Ni l'orgueil, ni la peur du regard effrayant

De la femme qui, même à ses pieds nous voyant,
Semble cacher, au fond de sa vague prunelle,
Un secret et peut-être une plainte éternelle!
— Puisqu'il en est ainsi, moine, la volupté
Est une loi du monde et de l'humanité ;
Tout homme peut céder à ce souffle de flamme
Pourvu qu'à mon exemple il en garde son âme !
— O Christ, je n'ai donc pas à rougir devant toi :
Pourquoi me suis-tu donc d'un tel regard ? Pourquoi ?

(Il reste pensif, les yeux fixes sur le Christ. Sofia, qui de loin écoutait au milieu des arbres, redescend vers le rocher où Mahomet a posé son sabre; elle s'en approche, elle regarde l'arme avec une sorte de dédain.)

SOFIA, à part.

Pas cela!

(Elle écarte ses voiles comme pour laisser voir ses vêtements de Juive, et ne se cache plus.)

SCÈNE VII

MAHOMET, SOFIA, ABOU-BECKER, puis SAFWAN, AYESHA, HOAFSA, HASSAN, LA FOULE DES ARABES.

ABOU-BECKER, entrant et apercevant Sofia.

Cette femme ?... Une Juive ! une Juive !

(Appelant.)

Venez tous !

(La foule accourt.)

Un butin de plus qui nous arrive.
Prophète !

MAHOMET, en souriant.

Cette femme ?

ABOU-BECKER

A mort, la Juive !

LA FOULE.

A mort !

MAHOMET.

La tuer... la tuer ?

ABOU-BECKER

Sur l'heure et sans remord !
Que cherchait-elle ici ? Pourquoi s'approche-t-elle
Du Prophète ? Pourquoi dans leur fuite nouvelle
N'a-t-elle pas suivi les autres Juifs, pourquoi ?
Réponds, Juive !

MAHOMET.

Réponds sans trouble et sans effroi.

SOFIA.

Je suis Juive, en effet, et j'ai perdu la trace
De mes frères ; de toi je n'attends nulle grâce,
Prophète.

ABOU-BECKER.

A mort !

LA FOULE.

A mort, la Juive!

ABOU-BECKER, à Mahomet.

Tu le vois,
Tous demandent sa mort.

MAHOMET, se résignant presque.

Oui!

ABOU-BECKER.

Juive, cette fois
Rien ne peut te sauver.

SOFIA.

Je le sais. J'étais prête.
Montre-moi donc la place où va tomber ma tête!

ABOU-BECKER.

La voici : ce rocher.

SOFIA.

C'est bien.

MAHOMET.

Encore un mot.
Femme, qui donc es-tu? Réponds vite, il le faut!

SOFIA, montrant son luth.

Tu peux le voir! Je suis une pauvre chanteuse.

ABOU-BECKER, à Mahomet.

Allons, je crois plutôt sa pauvreté menteuse;
Pour approcher de toi, c'est un déguisement.

MAHOMET.

Alors nous le pourrons savoir facilement.
Si tu n'as pas menti, donne-nous-en la preuve :
Chante, femme. — Eh bien, chante.

ABOU-BECKER.

A quoi bon cette épreuve?

SOFIA, à part.

Dieu des Juifs, soutiens-moi!

(A Abou-Becker.)

Ne crains rien, tu vas voir
Que je ne songe pas à tromper ton espoir!
Après le chant que m'a demandé le Prophète,
Moi-même sur ce roc j'irai poser ma tête.
Abou-Becker, tiens donc le cimeterre nu,
Car ce chant n'est pas long, et mon jour est venu.

(Abou-Becker, le sabre nu, se place près du rocher. — Mahomet s'assied sur la margelle du puits. — Les Arabes forment un cercle autour de lui et de Sofia, en élevant leurs flambeaux).

SOFIA, récitant, au bruit d'une musique douce.

La Sulamite dort, et sa bouche vermeille
Murmure, trahissant le rêve accoutumé :
Je dors, et mon cœur veille;
Reviens, mon bien-aimé!

A mes transports pourquoi te montrer si rebelle,
Et m'oublier toujours lorsque je me souviens?
Je suis noire, mais belle;
Mon bien-aimé, reviens!

Hier je te cherchais, les gardes m'ont blessée;
Sans toi, dans ma maison me voici de retour.
Reviens, ta fiancée
Attend et meurt d'amour!

(Sofia se rapproche de Mahomet).

Le voici! Répandez les roses sur ma couche
Et les fleurs du pommier et la myrrhe et l'encens;
Un seul mot de sa bouche
Ranime tous mes sens.

Il est la fleur des champs et le lis des vallées,
Mais plus beau que le lis et plus doux que la fleur.
Nos haleines mêlées,
Viens dormir sur mon cœur!

J'ai goûté la douceur de dormir à ton ombre;
Que d'autres ennemis viennent à moi s'offrir,
Que m'importe leur nombre?
J'aime : je peux mourir!

(Elle s'arrête et s'éloigne de Mahomet qui la suit des yeux, va vers le rocher, s'y agenouille et y pose sa tête.)

Allons, Abou-Becker, frappe à présent!

MAHOMET

Arrête!

ABOU-BECKER.

C'est ma part du butin, et je veux cette tête!

MAHOMET.

Ton droit, je le connais... mais tu connais la loi :

(Allant vers Sofia.)

Elle t'appartenait...

(La couvrant de son manteau vert).

Elle n'est plus à toi;
Mon manteau la protège, et ta main infidèle
Se sécherait soudain si tu l'approchais d'elle.

ABOU-BECKER.

Prophète, j'obéis.

SOFIA, à part.

Courage encore! Allons!
O vengeance! ô devoir! que vos chemins sont longs!

(Ployant un genou devant Mahomet.)

Merci, merci, Prophète! Et maintenant ordonne.
Quand dois-je te quitter?

MAHOMET.

Moi que je t'abandonne,
Que j'attire sur toi quelque nouveau danger!
Non, femme, jusqu'au bout je veux te protéger,
Te conduire à Médine.

ABOU-BECKER.

Elle?

MAHOMET

Qui me condamne?

ABOU-BECKER.

C'est prendre bien du soin pour quelque courtisane.

SOFIA, bondissant sous l'outrage.

Ah! pour que l'on m'insulte ai-je eu peur de mourir?
Mon nom est Sofia, du pays des Nadhyr,
Prophétesse des Juifs!

(A Mahomet.)

Prophète, pour ta gloire,
Respectant mon malheur, honore ta victoire.

MAHOMET.

C'est plus que ton malheur qui sera respecté,
Oui! — J'aime ta noblesse ainsi que ta beauté :
Sofia, Sofia, c'est toi la Sulamite!
Pour toi j'exerce donc mon pouvoir sans limite;
Le Koran est ici d'accord avec mes vœux;
Sofia, tu seras ma femme, je le veux.

ABOU-BECKER.

Quoi! le Prophète arabe épouser une Juive!

MAHOMET, avec violence.

Assez!

ABOU-BECKER, s'inclinant.

Que Dieu nous garde!

MAHOMET.

Assez! Quoi qu'il arrive,
Je veux ce que je veux, prouvant à tous ainsi

Qu'Ayesha sur mon cœur ne règne pas ici.

(A la foule.)

Devant cette nouvelle épouse du Prophète
Inclinez-vous, et puis qu'à nous suivre on s'apprête.
— Ayesha, je connais ta raison et ton cœur :
Tu feras bon accueil à ta nouvelle sœur.

AYESHA, avec un calme presque indifférent.

Oui, maître.

MAHOMET.

Donne-lui place dans ta litière.

AYESHA.

Oui, maître.

MAHOMET, à part.

Elle n'est pas jalouse, elle si fière !
C'est étrange !

(Haut, voyant le soleil qui commence à poindre.)

Croyants, l'aube naît : à genoux !
C'est le soleil ! Louange à Dieu ! Relevez-vous.
En marche maintenant, en marche pour Médine !

(Montrant la litière.)

— Sofia, c'est la place qu'ici on te destine.

HAFSA, à part, à Hassan.

Qui donc nous vengera ?

AYESHA, de loin.

Sofia, prends ma main.

SOFIA, en passant près de Hafsa, bas.

Hafsa, viens me trouver à Médine demain !

(La foule défile aux cris de : Louange à Dieu ! à la suite de Mahomet.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

Une salle dans la maison de Mahomet. A gauche, le lit de Mahomet, caché par des draperies. Près du lit, une table de pierre. Après le lit et y attenant, des divans, surmontés d'armes et de drapeaux. Au fond, une galerie à colonnes, fermée par des rideaux. Quand on ouvre les rideaux, on aperçoit le tombeau de Mahomet au seuil de la mosquée, dont la porte est visible. A droite, au fond, la ville, d'où l'on monte par un escalier. Horizon et jardins; à droite, une petite porte dérobée.

SCÈNE PREMIÈRE

DEUX ESCLAVES NOIRS, couchés devant la porte du fond.

CHANT AU DEHORS:

Pars, chamelier, voici l'aurore,
Il faut plier
Sans retard la tente sonore ;
Pars, chamelier.

Pars, chamelier, reprends ta course,
Va jusqu'au soir ;
Ce soir tu boiras à la source
Du rocher noir.

LA VOIX DU MUEZZIN, au dehors.

Louange à Dieu !

UN DES ESCLAVES, se levant, à l'autre.

La voix du muezzin ! L'aurore
Se lève : réveillons l'Apôtre...

(Tous deux vont vers l'alcôve devant laquelle se trouve Sofia, debout, les bras croisés, dans l'ombre.)

SOFIA, les arrêtant du geste et allant vers eux, à mi-voix.

Pas encore !
Les anges visitaient son sommeil cette nuit.
Dieu lui parle. Sortez !

(Les esclaves disparaissent en soulevant la tapisserie du fond. Quand ils sont partis, Sofia écarte les rideaux de l'alcôve, s'assure que Mahomet est bien endormi, et va lentement, à pas sourds, ouvrir la porte dérobée. Hafsa y paraît.)

SCÈNE II

MAHOMET endormi, SOFIA, HAFSA.

SOFIA.

Hafsa, viens... Pas de bruit.
— Viens ici. — Comme moi, tu rêves la vengeance,
Je le sais ; mais il faut agir d'intelligence.

HAFSA.

Oui, — je ne te hais point ; je ne hais qu'Ayesha ;

C'est pour elle qu'hier Mahomet me chassa;
Toi, s'il t'a prise, c'est pour le plaisir d'une heure.
Nous autres, nous passons; elle seule demeure!
Auras-tu confiance en moi, Juive, à présent?

SOFIA.

Regarde! Mahomet dort d'un sommeil pesant;
Mais parlons bas. — Nous voir ailleurs est impossible. —
Tu veux te venger?

HAFSA.

Certe! Et que ce soit terrible!

SOFIA.

Tu hais bien Mahomet?

HAFSA.

Plus que toi : je l'aimais!

SOFIA.

Oui, mais n'auras-tu pas pitié de lui?

HAFSA.

Jamais!
Jamais je n'oublirai ma honte et mon outrage;
Je voudrais de mes mains, de mes dents, avec rage,
Dernière volupté dont mon être ait frémi,
Déchirer en hurlant ce sein où j'ai dormi!

SOFIA.

Non! — Ecoute...

MAHOMET, endormi.

La guerre... Egypte, Athènes, Rome...

HAFSA, bas à Sofia, en tirant son couteau.

Le tuer, n'est-ce pas ? Je vais tuer cet homme !
— Dors ton dernier sommeil, toi qui m'as fait souffrir
Tout l'enfer d'ici-bas ; dors, toi qui vas mourir !

SOFIA, la retenant.

Ce n'est pas pour cela, femme, que je t'appelle,
Non, j'ai d'autres projets.

HAFSA.

Lesquels ?

MAHOMET, rêvant.

Grand Dieu !... c'est elle,
Ayesha... Safwan... Ayesha... Justes cieux !

SOFIA.

Laisse là ton couteau, femme : j'ai trouvé mieux !

HAFSA.

Rien ne vaut le couteau.

SOFIA.

Mieux vaudrait, ce me semble,
Femme, te venger d'elle et de lui tout ensemble.

HAFSA.

Oui ! mais comment ?

SOFIA.

Écoute...

MAHOMET, toujours endormi.

Ayesha... Safwan...
Anges, parlez, parlez! non, non, allez-vous-en!
Le prophète... trahi... Mahomet... quelle honte!
Cela n'est pas!

SOFIA, bas à Hafsa.

Cela sera!

MAHOMET, endormi.

Ce qu'on raconte
N'est pas vrai, non, non!

SOFIA, bas à Hafsa.

Viens plus loin. — Écoute bien.
Ce qu'il rêve sera. J'ai trouvé le moyen.
Ayesha, Mahomet, ta rivale et l'apôtre,
Tu les verras un jour sous tes pieds l'un et l'autre.
Le veux-tu?

HAFSA.

Si je veux!

SOFIA.

Oui, mais il faut m'aider,
Et, quand viendra l'instant, m'obéir sans tarder;
Promets-le.

HAPSA.

Je le jure !

MAHOMET, endormi.

Ayesha... c'est infâme !

SOFIA, à Hafsa.

Toi, tu voulais tuer le corps... nous tuerons l'âme !
Comprends-tu ?

HAFSA.

Je comprends que tous deux souffriront,
Je comprends que c'est toi qui venges mon affront,
Qu'une force est en toi plus grande que la mienne ;
Juive, je serai donc ton esclave et ta chienne.

(Regardant Mahomet.)

Qu'il faut l'avoir aimé pour le haïr ainsi !

SOFIA.

Va-t'en, mais sois, avec ton frère, près d'ici.

(Elle la conduit à pas lents vers la porte de droite, puis revient seule.)

SCÈNE III.

SOFIA, MAHOMET.

MAHOMET, dans le rêve.

Anges, allez-vous-en !

(Jetant un cri qui le réveille.)

Ah ! Dieu !

(Il regarde autour de lui.)

L'aube se lève...

Enfin ! — la Juive !

SOFIA.

Maître...

MAHOMET, faisant quelques pas.

Oh ! ce rêve !... ce rêve !

Sofia, qu'ai-je dit pendant mon sommeil ?

SOFIA.

Rien

Maître.

MAHOMET.

Est-ce vrai ?

SOFIA.

Très vrai, je le jure.

MAHOMET.

C'est bien.

(A part en marchant.)

Ayesha... Safwan... Eh quoi ! ce rêve encore !
Rêve menteur... Allons, n'y songeons plus ! L'aurore
Dissipera bientôt ces vapeurs du sommeil.

(A Sofia.)

Ouvre cette fenêtre....

(Sofia obéit.)

Ah ! merci ! — Le soleil !

(Il revient.)

Oui, ce rêve mentait, c'est certain; oui, sans doute !
— J'en veux avoir la preuve.

(Appelant.)

Esclave !...

(Un esclave entre.)

L'ESCLAVE.

Maître ?...

MAHOMET.

Écoute.

Va trouver Ayesha, de ma part, à l'instant,
Dans sa maison; dis-lui qu'ici même on l'attend.

(L'esclave sort.)

Sofia, laisse-moi.

(Sofia sort en le regardant d'un œil profond.)

La voir d'abord, l'entendre,
Et s'il est un secret dans son cœur, le surprendre.
Je lirai dans ses yeux et dans son âme aussi;
Rien ne m'échappera.

SCÈNE IV

MAHOMET, AYESHA.

AYESHA, calme et froide.

Prophète, me voici.
Que voulais-tu de moi ?

MAHOMET.

J'avais l'âme inquiète
A ton sujet; j'ai craint...

AYESHA, *avec indifférence.*

Que craignais-tu, Prophète ?

MAHOMET.

J'ai craint quelque danger pour toi.

AYESHA, *avec étonnement.*

Pour moi ! Comment ?

MAHOMET.

Un rêve que j'ai fait. Oui ; mais en ce moment
Je n'en conserve plus qu'une confuse image.

(*Les yeux fixés sur elle.*)

C'était dans le désert, au milieu d'un orage ;
Un gouffre tout à coup s'ouvrait devant tes pas...
Safwan te sauvait...

(*A part.*)

Elle ne pâlit pas !

Non !

AYESHA, *avec calme.*

Prophète, ton rêve est chose naturelle
Safwan m'a sauvée un jour.

MAHOMET.

Je me rappelle.
— Aujourd'hui, n'as-tu pas quelque pressentiment ?

AYESHA.

Aucun.

MAHOMET, l'observant de plus près.

N'aurais-tu pas quelque secret tourment ?

AYESHA, toujours calme.

Pas davantage.

MAHOMET.

Enfin, n'est-il rien qui te blesse ?

AYESHA.

Rien.

MAHOMET.

Je vois dans tes yeux souvent une tristesse.
D'où vient-elle ?

AYESHA, toujours calme, mais avec plus de gravité.

C'est bien simple ! Rappelle-toi
L'histoire d'Arani le poète.

MAHOMET.

Pourquoi ?

AYESHA.

Tu vas voir. — Arani, d'une illustre famille,
Épousa par amour Hund, une pauvre fille
De la tribu de Nahd : et bientôt cependant,
En sortant d'une fête, ivre, fou, l'œil ardent,
Il la répudia. Hund revint chez son père
Et prit un autre époux par dépit et colère ;
L'ivresse et le dépit durèrent peu de temps,

Et deux cœurs se disaient de loin : J'attends! j'attends!
Le poète partit pour revoir Hund la belle;
Elle courut vers lui, comme il courait vers elle;
Mais, pâles, frissonnants, de leur joie écrasés,
En ce commun élan leur cœurs s'étaient brisés,
Tous les deux étaient morts! — A l'heure où le soir tombe
Une devineresse écrivit sur leur tombe :
« Tout enfant qui naîtra le jour de cette mort
« Sera triste à jamais! »

MAHOMET, *souriant.*

Eh bien, rien dans ton sort
Ne ressemble à celui de cette infortunée.

AYESHA.

Non, mais c'est ce jour-là, maître, que je suis née!
Si je suis triste, c'est sans doute pour cela.

MAHOMET.

Pour cela seul?

AYESHA, *simplement.*

Sans doute.

MAHOMET, *à part.*

Elle dit vrai.

(*La faisant asseoir près de lui.*)

Viens là.
Nos tristesses souvent méritent plus de blâme;
La tienne est dans l'esprit, elle n'est pas dans l'âme;
Et je veux la chasser, puisque je la comprends,

Par de nouveaux honneurs et des devoirs plus grands.
— J'ai sur toi des projets que je ne veux plus taire:
Quand pour moi s'ouvriront les portes du mystère,
J'ai le droit de choisir, d'imposer après moi
L'héritier défenseur de l'Islam, de la foi,
Qui tiendra dans sa main Europe, Afrique, Asie.
Ton père! Et toi, par lui comme par moi choisie,
Tu porteras ce nom illustre et vénéré:
La Mère des croyants! Qu'il soit pour toi sacré;
Que rien, que rien jamais n'en ternisse la gloire.
De tout vulgaire soin tu perdras la mémoire;
Sous tes voiles, fermés par ta sévère main,
Ne pourra pénétrer aucun regard humain;
Mieux que reine ou déesse! aux lieux même où nous sommes,
Les guerriers, les vieillards comme les jeunes hommes,
Baiseront à genoux la trace de tes pas!
— Mais il est un devoir que tu n'oublieras pas:
Si quelque noble chef, quelque Croyant fidèle,
Un de ceux dont je suis le chef et le modèle,

(La regardant fixement.)

Te demandait pour femme..., illustre, jeune ou beau,
Tu le repousserais en montrant mon tombeau;
Car toute femme doit, au gré de mon envie,
M'obéir dans ma mort ainsi que dans ma vie!
Tout en toi, le passé, le présent, l'avenir,
Et ton âme surtout, doivent m'appartenir.

AYESHA, froidement.

J'obéirai, Prophète.

MAHOMET, à part.

Allons! crainte insensée!
L'ombre même du mal est loin de sa pensée.

(Haut, presque gaiement.)

Ce songe me trompait; le cri de l'ange noir
Mentait... N'y songeons plus! Viens près de moi t'asseoir;
Donne-moi donc ta main... Ecarte ce nuage
De tes yeux. — Je ne puis t'en dire davantage;
Je fais ce que je peux, trop, peut-être, pour toi;
Que te faut-il de plus? — Tu souffres, je le voi.

AYESHA.

Non, Prophète.

MAHOMET, presque tendre.

Est-ce vrai? Tu me trompes peut-être?
As-tu quelque reproche à me faire?

AYESHA, toujours froide.

Non, maître.

MAHOMET, plus tendre.

Il faudrait franchement tout me dire en ce cas,
Et ma bonté saurait...

AYESHA, avec un commencement de confiance.

Eh bien...

MAHOMET, se levant brusquement.

N'achève pas!
Le Prophète de Dieu, qui de Dieu se rapproche,

Ne peut ni mériter ni souffrir de reproche.
Il suffit!

(Il s'éloigne et la regarde presque durement.)

(A part.)

Qu'ai-je dit? Qu'allais-je faire? — Oh! Dieu!
O misérable cœur qui te gardes si peu,
Meurs plutôt! — Cette femme... ô folie éternelle
De l'homme! J'allais donc m'abaisser devant elle!
A ce joug vil mon cœur pourrait s'accoutumer!
Non, je ne l'aime pas, je ne veux pas l'aimer!
Jamais! Oublions donc ma faiblesse d'une heure.
— Que fait-elle? — Ayesha...

AYESHA, tressaillant.

Maître?

MAHOMET, se rapprochant d'elle.

Est-ce qu'elle pleure?
Non. — Qu'importe d'ailleurs! Je n'en veux rien savoir,
J'ai mieux à faire.

(Regardant la foule qui arrive en tumulte.)

Allons, Prophète, à ton devoir!

SCÈNE V

MAHOMET, AYESHA, ABOU-BECKER, OMAR, ALI, SAFWAN, HAFSA, SOFIA, HASSAN, LA FOULE.

MAHOMET, *allant vers eux en souriant avec hauteur.*

Eh bien! qu'arrive-t'il? Les Romains sont en route
Pour assiéger Médine et la Mecque, sans doute?

ABOU-BECKER.

Maître, nous t'apportons, — ainsi ne raille point, —
Des nouvelles qui sont fâcheuses de tout point.

ALI.

Oui, les Juifs, les Persans, jaloux de ta puissance,
Viennent de s'allier aux Romains de Byzance.

OMAR.

Nos tribus sont en fuite et laissent les chemins
De l'Arabie ouverts aux étendards romains.

ALI.

Les Syriens, les Grecs, ont franchi la frontière.

ABOU-BECKER

Cent mille hommes au moins sur l'Arabie entière
Vont se jeter demain...

OMAR.

Si ce n'est déjà fait!

ALI.

Je le crains.

MAHOMET, avec le même sourire.

Le péril est urgent, en effet.
Que me conseillez-vous alors? Je vous écoute.
Abou-Becker, d'abord.

ABOU-BECKER.

Maître, quoiqu'il m'en coûte,
Quoiqu'on m'ait accusé souvent de trop d'ardeur,
Quoique je sois soldat et non ambassadeur,
Je crois qu'il faut offrir la paix, ce dont j'enrage.

MAHOMET.

Ali, parle à ton tour.

ALI.

Je crois que mon courage
Est connu; j'ai tué tant de Juifs dans Cammous,
Que les vautours disaient: Ali, qu'en ferons-nous!
— Mais au nombre céder n'a rien qui déshonore:
Il faut offrir la paix, s'il en est temps encore.

MAHOMET.

Omar, toi, qu'en dis-tu?

OMAR.

Quand le simoun ardent
Souffle, aller contre lui serait trop imprudent:

Il faut offrir la paix, mais pour préparer l'heure
De la guerre. Voilà mon avis, et j'en pleure.

MAHOMET.

Safwan, à ton tour.

SAFWAN

Que puis-je dire après
Ces hommes au combat jusqu'ici toujours prêts?
S'ils ont, s'ils croient avoir de vrais sujets d'alarmes,
Moi plus jeune, ma voix ne peut compter.

MAHOMET, montrant le faisceau d'armes près de son lit.

Mes armes!
Elles ont ce pouvoir, ayant bien combattu,
De rendre à qui les touche ardeur, force, vertu,
Car chacune s'appelle, après son nom vulgaire,
Du nom de ses exploits, comme un homme de guerre.
— Mon sabre *Dhul Fakar*, pris au combat de Behr.
Omar, donne-le moi...

(Omar obéit.)

Mon casque aux clous de fer.
Al Mawascha...

(Il fait signe à Ali, qui le lui apporte.)

C'est bien, Ali...

(A Abou-Becker.)

Père, ma lance
Al Montawi...

ABOU-BECKER.

Voici, maître.

MAHOMET, *appuyé sur sa lance et couvert de ses armes.*

A présent, silence!
— Il faut bien, compagnons, que vous pensiez cela
Pour l'avoir dit devant les femmes qui sont là!
Car toutes elles sont d'une race guerrière;
Quand, dans une bataille on les voit en arrière,
C'est pour fermer la route et ramener souvent,
A coups de javelots, les fuyards en avant.
— Vous demandez la paix? Mais il en est plus d'une.
Vous craignez les retours soudains de la fortune,
Vingt peuples jusqu'ici poussant leurs rangs épais,
Et vous dites : Cédons, nous obtiendrons la paix!
Qu'en savez-vous? Céder à la seule menace,
C'est rendre l'ennemi plus dur et plus tenace;
Non! A moins que l'honneur d'un peuple n'ait vécu,
On n'offre pas la paix sans même être vaincu!
Quelle paix ce serait! hélas! La chute est prompte;
Qui n'aime plus la gloire aime bientôt la honte;
Toutes les peurs en lui glacent le sang vermeil,
Et des rêves honteux tourmentent son sommeil.
Au soupçon vil, au doute obscur, il s'habitue,
Et pour sauver sa chair, c'est son âme qu'il tue.
Non, d'une telle paix faite de tels affronts,
Je n'en veux pas! J'en veux une autre, et nous l'aurons,
Non pas la paix qui tremble et fait rougir l'histoire,
Mais la paix qui descend des ailes de la gloire!
Quoi! Quelqu'un tremble ici? Quelqu'un craint à ce point
Les Romains près de nous? — Je les trouvais trop loin!
Toute guerre me plaît, qui mettra moins d'espace
Entre nous et ces fils de la louve rapace.

Nos autres ennemis, Persans, Égyptiens,
Leur sort était fixé dans mes projets anciens :
Je vois mieux sous le ciel que Médine et la Mecque :
Je vois la péninsule italique et la grecque,
Je vois l'Asie ouverte après quelques combats,
Constantinople, clé de l'Europe, là-bas,
Puis l'Espagne qu'un double océan enveloppe,
Et puis les profondeurs obscures de l'Europe!
C'est là qu'il faut aller, c'est là que nous irons!
Battre ces froides mers de nos fiers avirons,
A nos chevaux guerriers ouvrir ce monde immense,
C'est l'œuvre de l'Islam, c'est moi qui la commence.
Pour atteindre un tel but, par un chemin pareil,
J'ai pris deux étendards, oui, l'aigle et le soleil,
Symbole deux fois vrai de ma marche féconde,
Car l'un doit éclairer, l'autre saisir le monde!
— Omar, Abou-Becker, Ali, Safwan, tous,
Répondez, compagnons de l'hégire, est-ce vous,
Combattants et vainqueurs de ces grandes journées
Où contre nous deux cents tribus étaient tournées,
Est-ce vous qui pourriez disputer en ce lieu
A moi l'heure présente et l'avenir à Dieu?
Ah! si quelqu'un l'osait, l'emportant vers sa tâche,
Aux flancs de mon cheval j'attacherais ce lâche!
La guerre donc!

TOUS.

Oui! oui! la guerre!

ABOU-BECKER.

Mahomet,

Mon esprit t'appartient, ma force se soumet;
Qu'ordonnes-tu de moi pour la nouvelle guerre?

MAHOMET.

Tu me suivras, ainsi que tu l'as fait naguère;
Les cavaliers Ansars suivront Ali demain,
Omar rassemblera les tribus de l'Yémen.
— Quant à toi, Safwan...

AYESHA, *à part.*

Safwan!

MAHOMET.

Je te donne
Les Arabes bédouins à commander. Personne
Ne le peut mieux que toi; je veux des hommes sûrs,
Plus que jamais! Demain tu quitteras ces murs;
Non, ce soir! L'ennemi, se risquant dans nos plaines,
Aborde à mes côtés les cohortes romaines.
C'est le plus grand honneur, Safwan; c'est aussi
Le péril le plus grand, tu le sais.

SAFWAN.

Oui; merci,
Prophète!

AYESHA, *à part.*

Hélas!

MAHOMET, *à la foule.*

Croyants, la grande œuvre guerrière,
Commençons-la...

LA VOIX DU MUEZZIN, au dehors.

Louange à Dieu!

MAHOMET.

Par la prière :
Du côté de la Mecque inclinons tous le front;
Louange à Dieu!

LA FOULE, prosternée.

Louange à Dieu!

MAHOMET.

Suivez-moi donc!

(Sofia, immobile à droite, regarde le défilé. Hassan et Hafsa vont à elle, et la scène suivante se passe sur le devant, en aparté, pendant le défilé lent du cortège.)

HAFSA, à Sofia.

Eh bien, tu vois, il part... il nous échappe, Juive!

SOFIA.

Non! — Mais tu m'as promis, Hafsa, quoi qu'il arrive,
De m'obéir en tout.

HAFSA.

Tu peux compter sur moi.

HASSAN.

Sur nous deux.

HAFSA.

Mais s'il part tout est perdu!

SOFIA.

Pourquoi

HAFSA.

Parce qu'il reviendra plus grand encor! Cet homme,
Plus terrible et plus fier que le César de Rome,
Superbe, éblouissant au milieu des clairons,
Dont un peuple à genoux baise les éperons,
Qui tend, par une audace à nul mortel permise,
Sa main droite à Jésus et sa gauche à Moïse,
Qui dit à l'avenir : Marche dans mon chemin!
Et qui, s'il est vainqueur, se fera Dieu demain!
Que pourrons-nous alors contre lui? Peux-tu croire,
Que nos coups porteront aussi haut que sa gloire?

SOFIA.

La flèche du chasseur caché, petit, obscur,
Atteint l'aigle enivré de soleil et d'azur;
Plus l'homme grandira, plus grandira sa honte!
Notre vengeance...

HAFSA.

Elle est bien lente, mais j'y compte.
Je crois en toi, commande.

SOFIA.

Allez m'attendre là,
Derrière la mosquée.

VOIX DE MAHOMET, au loin.

Allah! Allah! Allah!

HAFSA.

Je t'obéirai, Juive.

SOFIA.

Et toi, Hassan?

HASSAN.

Ecoute!
Je dois venger ma sœur; je la suis dans sa route;
Son malheur vient de moi, du rêve ambitieux
Que j'ai fait. Je suis prêt à mourir sous tes yeux,
Froidement, en silence.

SOFIA.

Ah! bien.

HAFSA, à Sofia.

J'ai peur encore:
Que vas-tu faire? quand? La fièvre me dévore.....
As-tu choisi déjà les moyens et le temps?

SOFIA.

Oui. Laissez-moi, vous dis-je, et vous serez contents!

(Hassan et Hafsa disparaissent derrière la mosquée. Sofia va vers Ayesha et Safwan, qui sont aux derniers rangs du cortège, les appelle du geste et les conduit sur le devant de la scène.)

SCÈNE VI

SOFIA, AYESHA, SAFWAN.

SOFIA, à part.

Allons ! ces deux enfants ne verront pas le piège !

(Elle va fermer les rideaux de la colonnade. Haut, et prenant jusqu'à la fin de la scène un ton insinuant, habile et voilé.)

Ecoutez-moi tous deux. Une crainte m'assiège
Depuis quelques instants.

AYESHA.

Une crainte ?

SOFIA.

Pour vous.
Ne perdons pas de temps : Mahomet est jaloux !

AYESHA.

Jaloux ! De qui ?

SOFIA.

De toi, Safwan.

SAFWAN.

Lui ! l'Apôtre !
Jaloux de moi, grand Dieu !

SOFIA.

De l'un comme de l'autre.
Un rêve l'est venu tourmenter cette nuit...

AYESHA.

Je comprends maintenant !

SOFIA.

Ce rêve le poursuit.
Avez-vous remarqué que les regards du maître
Contenaient un soupçon...

SAFWAN.

Peux-tu croire ?

AYESHA.

Oui, peut-être !

SOFIA, avec un feint intérêt.

Prenez donc garde à vous ! Car le premier soupçon,
Né dans un cœur pareil, en chasse la raison :
Pour que soudain sur vous sa main s'appesantisse,
Un moment peut suffire...

SAFWAN.

Il a trop de justice.

SOFIA, plus insinuante encore.

Non, car il est jaloux. Qui ne le serait pas
A vous voir jeunes, beaux, et malheureux, hélas !
Triomphants d'un amour qui peut bientôt renaître ?
Il le sait ! Gardez-vous du courroux d'un tel maître :
Nous ressemblons, devant ces hommes surhumains,
Au passereau blessé qui tremble dans nos mains.

De leur orgueil encor leur bonté même est faite :
L'époux ne fait jamais oublier le Prophète ;
Son amour glorieux daigne sur nous tomber,
Mais tombe de trop haut pour ne pas nous courber ;
Il nous paie en riant nos soins et notre zèle,
Comme sa main, le soir, joue avec sa gazelle !

AYESHA.

Tais-toi, Juive !

SOFIA.

Il faut donc craindre qu'à tout moment
Son courroux comprimé n'éclate brusquement.
J'ai dû vous avertir. Le reste vous regarde.
Adieu. Mais je vous dis de nouveau : prenez garde !
Songes-y, Safwan ! Ayesha, songes-y !

(A part en sortant.)

Ils ont pâli tous deux ! Allons, j'ai réussi.

SCÈNE VII

SAFWAN, AYESHA.

AYESHA, après un long silence.

Safwan...

SAFWAN.

Ayesha...

AYESHA.

Ce que dit cette femme...

SAFWAN.

N'y songeons plus ! Un soin plus grave me réclame ;
Oublions tout le reste. Adieu ! Ta main.

AYESHA.

Adieu,
Safwan ! Cependant... attends encore un peu.
Où vas-tu, Safwan ?

SAFWAN.

Tu le sais : à la guerre.

AYESHA.

A la mort, n'est-ce pas ?

SAFWAN.

La mort, comme naguère,
Peut m'épargner demain.

AYESHA.

Non, non !... t'en souvient-il ?
Mahomet te l'a dit : mortel est le péril !

SAFWAN.

Eh bien, si Mahomet trouve bon que je meure,
Mahomet a raison d'avoir choisi cette heure !

AYESHA.

Ciel !

SAFWAN.

La Juive a raison : le malheur est sur nous ;
Mais je te sauverai. Mahomet est jaloux :
Il le serait toujours. Mon crime, c'est de vivre ;
En mourant je te sauve, en vivant je te livre.

AYESHA.

Que dis-tu, malheureux ! et qu'oses-tu m'offrir ?
Qu'as-tu donc fait de mal pour chercher à mourir ?
Safwan, sommes-nous coupables l'un ou l'autre ?
Est-il renoncement plus complet que le nôtre ?
Jamais un mot plus tendre entre nous prononcé
Nous a-t-il à tous deux rappelé le passé ?
Ai-je vu dans tes yeux, depuis ce jour suprême,
Une larme, un regret ? Je m'en étonnais même !
Et l'on dirait souvent que tu voudrais bannir
De ton cœur et du mien jusques au souvenir !

SAFWAN.

Jusques au souvenir ! — Eh bien, écoute... écoute !
C'était dans le désert où nous avions fait route
Tout le jour... Tout à coup, le simoun suffoquant,
Aveuglant, furieux, s'abat sur notre camp ;
Il fallut fuir. Le soir, quand le vent fit silence,
On ne te trouva plus ! Alors, chacun s'élance
A ton secours, au loin, et j'étais le premier ;
Je te retrouvai seule, au pied d'un haut palmier,
Tremblante, de fatigue et d'angoisse brisée,
Et tes pieds, sur la terre encor tout embrasée,
Te soutenaient à peine; il fallait, malgré tout,

Rejoindre Mahomet et marcher jusqu'au bout ;
Je te pris dans mes bras, te voyant incapable
De marcher un instant sur l'océan de sable.
Nous ne parlions pas; pourquoi ? Je le sais bien !
Mais je sentais ton cœur battre contre le mien;
Quand un nuage au ciel rendait le chemin sombre,
Je voyais ton regard fixé sur moi dans l'ombre;
Alors je relevais la tête brusquement
Vers les sérénités chastes du firmament,
Pour éviter tes yeux rayonnants sous tes voiles ;
Mais je voyais encor tes yeux dans les étoiles !
— Enfin, les feux du camp apparurent là-bas ;
Tu me dis : « Je pourrai faire ces derniers pas. »
Et, n'ayant pour soutien que mon bras, haletante,
Mahomet te reçut sur le seuil de sa tente.

AYESHA.

Tu n'as rien oublié, Safwan, c'est cela !

SAFWAN.

Ayesha, tu le vois, je me souviens. Voilà
Pourquoi je vais mourir à mes devoirs fidèle :
Si la mort ne veut pas de moi, moi, je veux d'elle,
Et je la forcerai de venir à son tour
En lui criant : O mort, sauve-moi de l'amour !

AYESHA.

Et moi qui ne peux pas, qui ne dois pas te suivre,
Tu me laisseras donc tout le fardeau de vivre !
Je l'acceptais, sentant, tout autour de mes pas,
Quelqu'un m'aimer toujours qui ne me le dit pas !

Pour qu'il soit là, je n'ai pas besoin qu'il paraisse;
Je sens de ses regards la lointaine caresse.
Il souffre, et c'est cela qui me fait moins souffrir!
Safwan, si tu veux, maintenant va mourir.

SAFWAN.

Ayesha, qu'as-tu dit?

AYESHA.

Que veux-tu que je dise?
Est-ce ma faute, hélas! si mon âme se brise?
Imite Mahomet, laisse-moi sans appui;
Tu me fais plus de mal, sans m'aimer plus que lui!
Va mourir, laisse-moi seule avec ma souffrance.
J'avais l'illusion à défaut d'espérance;
J'ai trop compté sur toi.

SAFWAN.

Juste ciel!

AYESHA.

Oui, pardon!
Je saurai souffrir seule. Abandonne-moi donc.

SAFWAN.

Eh bien, non! je vivrai. Les périls, je les brave,
Je chasserai la mort comme on chasse un esclave!
Et puis, quand je reviendrai, tu me regarderas.....

AYESHA.

Comme dans le désert quand j'étais dans tes bras!

SAFWAN.

Tais-toi ! ne me rends pas ma folie et mon rêve !
L'amour, l'amour est là ! Le vent du soir se lève,
Il nous porte de loin l'âcre parfum des mers
Et le frémissement des feuillages amers ;
Comme dans ces instants que celui-ci rappelle,
Comme dans cette nuit si douce et si cruelle
Où tes yeux m'inondaient de leur longue lueur,
Les flammes du désert me passent dans le cœur !

AYESHA.

Safwan !

SAFWAN.

Oh ! je t'aime, et ce feu me dévore
Le cœur, l'âme, le sang.....

AYESHA.

Laisse-moi fuir encore !

SAFWAN, *lui tendant ses bras.*

Je t'aime !

AYESHA.

Non, jamais ! non, non ! je ne veux pas !

SAFWAN.

Je t'aime !

AYESHA

Non !

SAFWAN.

Je t'aime !

AYESHA, éperdue, se jetant sur son sein.

Après, tu me tueras !

(Pendant que Safwan la serre sur son cœur, Hafsa, Sofia et Hassan paraissent au fond en écartant les tentures de la colonnade.)

SOFIA, bas.

Voyez.

HAFSA, de même.

Oui. La vengeance est là! merci !

SOFIA, de même.

Viens, femme,

(Tous trois disparaissent.)

AYESHA, s'arrachant des bras de Safwan.

Eh bien, non ! C'est assez de te donner mon âme !

(Elle s'enfuit.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

MÊME DÉCOR.

Au lever du rideau, les tapisseries de la colonnade sont relevées et laissent voir la mosquée, la ville, le tombeau de Mahomet, tout l'horizon, les collines au loin couvertes de soldats en marche.

SCÈNE PREMIÈRE

SOFIA, HAFSA, HASSAN.

(Tous trois entrent par la porte secrète, à droite.)

SOFIA, les menant au fond et leur montrant l'horizon.

Venez. Voyez là-bas...

HASSAN.

Aux flancs de la colline,

C'est l'armée.

SOFIA.

Et plus près?

HASSAN.

Aux portes de Médine,

L'aigle noire flottante annonce à tous les yeux
Le retour du Prophète.

SOFIA.

Est-il victorieux ?

HASSAN.

Rien ne le dit.

SOFIA.

Vaincu ?

HASSAN.

Rien non plus ne l'atteste.
Nous allons le savoir.

SOFIA.

Que m'importe, du reste ?
Ma haine ne craignait que sa mort, mais il vit !
Dieu me devait cela. Faites ce que j'ai dit.

HAFSA.

Ce sera fait. — Mais toi, quand la lutte s'engage,
Ne va pas prodiguer follement ton courage ;
Laisse-nous agir seuls, mon frère et moi, d'abord.
Notre espoir assouvi, c'est peut-être la mort ;
Reste pour me venger, Juive, si je succombe ;
Cultive bien la fleur de haine sur ma tombe ;
Que ton cœur, pour punir, soit à mon cœur pareil,
Et je te bénirai dans la nuit sans réveil !
Je te bénis déjà pour cette heure de joie
Où j'attends Mahomet comme on attend sa proie,

Où j'accepte la mort, s'il le faut aujourd'hui,
Comme une volupté qui vient encor de lui !

SOFIA.

Sois tranquille, Hafsa. Ce qu'il faut faire encore,
Après toi, comme toi, je le ferai. L'aurore
Sur nos affronts vengés se lèvera demain,
Je le jure !

HAFSA.

Je t'aime. Adieu. Ta main !

HASSAN.

Ta main !

(Hassan et Hafsa disparaissent derrière la mosquée.)

SOFIA, seul.

Allez, tous deux ! allez ! Que mon esprit vous suive !
Au prix de votre sang travaillez pour la Juive ;
Arabes, musulmans, ô maîtres abhorrés,
Petits ou grands, servez Israël et mourez !
Souriante, j'irai jusqu'au bout de ma tâche ;
Que l'œuvre soit perfide et que la main soit lâche,
Qu'importe ! La vengeance à tout prix ! Il le faut !
Et si j'ai tort, Judith me jugera là-haut !

(Elle sort lentement par la porte de droite, en voyant arriver la foule.)

SCÈNE II

BÉLAL, Le Moadmem (crieur des prières publiques) ;
puis ABOU-BECKER ; La Foule.

BÉLAL, sortant de la mosquée.

Vous qui croyez, venez, venez à la prière !
Venez, venez !

(La foule entre de toutes parts et se range sur les marches de la mosquée.)

BÉLAL, montrant l'horizon.

Voici la famille guerrière
Qui rentre dans nos murs ! Vaincus ou triomphants,
Recevons dans nos bras frères, pères, enfants ;
Honorons le Très-Haut dont le regard disperse
Les cohortes de Rome et les tribus de Perse,
Ou prouvons, si le sort a trahi nos soldats,
Que la patrie au moins ne les trahira pas !
Croyants, prosternez-vous !

(Abou-Becker, précédé des trompettes qui éclatent en fanfares de triomphe, arrive par l'escalier qui descend vers la ville.)

ABOU-BECKER.

Louange à Dieu ! Louange !
Debout, vous qui priez ! Dieu nous sert, Dieu nous venge,
Mais le combat fut dur jusqu'au dernier moment,
Notre triomphe, hélas ! fut payé chèrement,
Et pour l'éternité la nuit perdrait ses voiles

Si de nos héros morts Dieu faisait des étoiles !
Le Prophète lui-même, au milieu des Romains
Se jetant pour sauver Safwan de leurs mains,
Et dans leurs rangs épais portant son aigle noire,
A par ce grand effort décidé la victoire.

LA FOULE.

Allah ! Gloire au Prophète !

ABOU-BECKER.

A Safwan aussi,
Car il s'est bien battu. — Silence ! Les voici !

(Précédé des clairons qui sonnent, Mahomet entre soutenant Safwan ; son escorte se range sur les degrés de la mosquée ; à droite un groupe de femmes, parmi lesquelles Ayesha.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MAHOMET, SAFWAN, AYESHA, OMAR, ALI, LA FOULE.

MAHOMET, affectueusement.

Mets ton bras sur le mien, Safwan ; ta blessure
Te fait souffrir encor ?

SAFWAN.

Non, maître, je t'assure.

MAHOMET.

N'importe, ce soutien te sera bon, crois-moi ;
Et maintenant, allons, comme le veut la loi,

Peuple, remercier Allah dans la mosquée.

(Ils s'arrêtent devant la tombe, à gauche.)

Soldats, sur cette tombe où ma place est marquée,
Etendez ces drapeaux qui me reconnaîtront
Quand l'ange de la mort viendra baiser mon front.

(On place les drapeaux sur la tombe.)

Bien, compagnons. — Entrons dans la mosquée.

(Au moment où Safwan et Mahomet vont entrer, Hafsa et Hassan paraissent sur le seuil.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, HAFSA, HASSAN.

HAFSA.

Arrête !
Tu ne dois rien à Dieu, ni fleurs, ni chants de fête,
Car ce qu'il te gardait dans ta propre maison,
Mahomet, c'est la honte et c'est la trahison !

MAHOMET.

La honte ?

HAFSA.

Oui, oui ! ma voix, que nul ne fera taire,
Accuse devant tous Ayesha d'adultère !

ABOU-BECKER.

Tu mens, femme, tu mens !

HAFSA.

Elle se défendra,
Mais d'abord, le Prophète est juste, il m'entendra.

HASSAN.

Oui, Prophète, et voici le nom de son complice :
Safwan.

MAHOMET, s'éloignant vivement de Safwan et la main prête à tirer son poignard.

Safwan !

ABOU-BECKER, lui retenant le bras.

Prophète !

(Mahomet reprend un air impassible.)

HAFSA.

Fais justice !
C'est pour elle que tu m'as chassée. A son tour !
Je dénonce leur vil et criminel amour !

ABOU-BECKER.

Tais-toi !

MAHOMET, froidement, à Hafsa.

Tu peux parler.

ABOU-BECKER.

Quoi ! tu veux qu'on l'écoute ?
Cette femme est jalouse et se venge...

HAFSA.

Oui, sans doute !
Oui, mon âme, mon cœur et mon esprit broyés

Se vengent... J'ai souffert. — Je pleure encor, voyez !
Mais mentir, non ! Je fais donc le serment suprême
Aux femmes imposé par le Koran lui-même :
Je jure ! — Si je mens que la goule Silah
Sur les ailes du vent vienne me saisir là ;
Que l'archange Malik, chef des vengeances saintes,
Me plonge sous vos yeux dans les rouges enceintes,
Et que le noir démon du mensonge, Mabsout,
Me torture à jamais ! — Mais non, je dirai tout.

LA FOULE, *très émue.*

Parle.

HAFSA.

Je les ai vus dans les bras l'un de l'autre.

HASSAN.

Ici même

HAFSA.

Ah ! vraiment, maître, prophète, apôtre.
Les anges protecteurs dont parle le Koran
T'ont bien mal défendu, cette fois, conviens-en.
Maître, te voilà donc, toi, l'homme de la guerre,
L'homme de Dieu, frappé par un affront vulgaire,
Et les peuples à tous les noms qu'on t'adressa
En ajouteront un : le mari d'Ayesha !

ALI, *s'approchant de Mahomet.*

Prophète, tu l'entends ! Prophète, il faut répondre
A cette femme ; un mot de toi va la confondre.

Regarde! nos soldats attendent, anxieux;
On abaisse ta gloire et ton œuvre à leurs yeux,
Ne permets plus cela.

OMAR.

Non, Prophète! Non, maître!
Dis-nous la vérité, toi qui dois tout connaître.

ABOU-BECKER.

Oui, mon fils... Il le faut! Parle enfin... il est temps,
Et n'attends pas...

MAHOMET, *avec un sourire hautain.*

Qui donc se hâte quand j'attends?
Il m'a plu d'écouter cette femme et cet homme;
Dieu me prête son calme et sa prudence, comme
Il me prête sa force et sa justice aussi!
— Viens ici, Safwan; Ayesha, viens ici;
Ne jetez pas un mot de vous dans la balance,
Car je vois l'invisible et j'entends le silence!
— Safwan, ce matin, entre la mort et toi
Je viens de me jeter... Eh bien, regarde-moi!
— Ayesha, si l'on eut un reproche à me faire
C'est qu'à toutes peut-être ici je te préfère,
C'est que j'ai préparé pour ton père et pour toi
Un avenir de gloire... Eh bien, regarde-moi!
Ce dont l'on vous accuse est le crime suprême,
Car il atteindrait tous et Dieu comme moi-même;
Eh bien, regardez-vous devant Dieu, devant tous,
Devant moi! — C'est assez. Tous deux éloignez-vous.

(*A la foule.*)

Je proclame Ayesha devant tous innocente!
Pour que la calomnie en demeure impuissante,
Le Koran contiendra les paroles qu'il faut.
J'ai dit. Inclinez-vous.

ABOU-BECKER.

Prophète, encore un mot.
Il ne me suffit pas que cette calomnie
Soit par toi dédaignée, il faut la voir punie.
La loi juste condamne au même châtiment
L'adultère ou celui qui le dénonce et ment :

(Montrant Hafsa et Hassan.)

Je demande leur mort.

HAFSA.

Oui, si la preuve est faite
Que j'ai menti... Mais non, tu le sais bien, Prophète,
C'est ton orgueil qui parle et non la vérité,
Car elle te fait peur !

ABOU-BECKER.

Quoi ! ta témérité...

HAFSA, à Mahomet.

Toi, tu sais à ton gré composer ton visage,
Mais Ayesha n'a pas le même habile usage :
Regarde-la rougir et pâlir tour à tour :
C'est ainsi qu'elle était dans ses bras, l'autre jour!
Toi-même tu pâlis en regardant l'infâme,
Prophète...

MAHOMET.

C'est assez écouter cette femme.
Ayesha, viens encor...

(Il prend la tête d'Ayesha de son bras gauche et la penche doucement sur sa poitrine.)

Vous tous, écoutez bien !
Voyez si son regard tremble devant le mien.
Pourquoi vous tromperais-je et serais-je capable
De la dire innocente en la croyant coupable ?
Ah ! si je vous trompais...

(Il tire son poignard et l'approche du sein d'Ayesha.)

Ce fer juste et vengeur,
Ce poignard de lui-même aurait trouvé son cœur !

(Rumeurs approbatives de la foule. Il éloigne doucement Ayesha.)

Elle est donc innocente, et je vous le répète ;
En douter serait faire une injure au Prophète,
Et ses accusateurs...

AYESHA, revenant à lui.

Maître, grâce pour eux !

MAHOMET.

Alors ils avoueront leur mensonge tous deux.
Viens, Hassan ; viens, Hafsa ; voulez-vous reconnaître
Que vous avez menti tout à l'heure ?

HASSAN.

Non, maître !
Je ne descendrai pas à cette lâcheté ;
Non, je n'ai pas menti.

HAFSA.

J'ai dit la vérité.
Ton audace à tromper le peuple s'évertue;
C'est toi, c'est toi qui mens, Prophète!

MAHOMET.

Qu'on les tue.

HAFSA.

Oui, nous allons mourir. Le mensonge est vainqueur;
Mais nous n'attendrons pas tes bourreaux. — Frère, au cœur!

(D'un geste rapide, Hassan la frappe, puis se frappe lui-même. La foule se presse autour d'eux et on les emporte.)

AYESHA, couvrant son visage de ses mains.

Horreur!

MAHOMET.

Laissez-moi, tous.

ALI, en sortant.

Prophète, ta colère
A bien fait.

OMAR.

Maître, Allah comme toujours t'éclaire.

ABOU-BECKER.

Trop généreux d'abord, tu voulais leur ouvrir
Le chemin du pardon : ils ont voulu mourir.
Tout est donc bien.

MAHOMET, *à tous les trois.*

Allez!

SCÈNE V

MAHOMET, *seul, après un long silence.*

Eux morts, l'insulte est morte;
Les railleurs se tairont. Le reste, que m'importe?
M'outrager ainsi, moi! J'ai fait ce que j'ai dû,
Ils rendront compte à Dieu de leur sang répandu!

(Ses regards se portent sur la tache rouge.)

Leur sang... oui... c'est leur sang... un sang perfide et traître!

(Il s'en éloigne.)

Un peu de cendre et d'eau le fera disparaître!
Safwan... Ayesha... Tous deux sont innocents;
Dieu ne m'a point trompé, je le sais, je le sens;
Cette femme a menti, comme autrefois ce songe;
Eux trahir Mahomet, trahir Dieu! vil mensonge!
Qu'avec ces imposteurs il reste enseveli!
— Ayesha... Cependant, c'est vrai qu'elle a pâli,
Et même... J'ai bien fait de répondre à sa place!...

(Rencontrant la tache de sang.)

Ce sang... n'ai-je pas dit à l'instant qu'on l'efface?

(Il s'en éloigne.)

Elle a pâli! C'était de surprise, c'était
D'horreur, et non de crainte, oh! non!... Hâfsa mentait,
Hassan mentait aussi! Bonne justice est faite,

Et Dieu de sa lumière a guidé son Prophète.
S'il s'éteignait en moi, le céleste flambeau,
Je n'aurais qu'à chercher l'ombre de ce tombeau !

(Il y va lentement.)

— Mon tombeau... Rien ne vaut ton calme et ton mystère,
Caveau noir, dernier nid de l'âme sur la terre!
Les autres hommes ont la terreur dans les yeux
En descendant vers toi... Moi je te connais mieux!
Là, dans cette ombre auguste où meurt toute chimère,
Plus de soupçons et plus de jalousie amère!
— Être jaloux! De quel enfer est donc venu
Ce tourment, ce démon que je n'ai pas connu?
— Safwan... Ayesha... La femme de l'apôtre
Frissonnante, éperdue entre les bras d'un autre!
Rien qu'un instant, un seul, dans mon cœur, dans ma chair,
J'ai senti ce soupçon passer comme un éclair!
L'amour, rêve d'un Dieu, fléau de l'âme humaine,
L'amour serait cela?... Qu'est-ce donc que la haine!
Georgios me l'avait prédit : « Je sais comment
« Tu souffriras! » Mais, non, ce n'est rien, un moment
De stupeur...

(Avec une sorte de violence.)

Mais je n'ai pas souffert, non! Et, comme
Je le ferai toujours, l'apôtre a dompté l'homme :
J'ai puni le coupable et vengé l'innocent,
Tout est bien! Ayesha...

(Ses yeux rencontrent de nouveau la tache de sang.)

Ce sang, toujours ce sang!

SCÈNE VI

MAHOMET, SOFIA.

SOFIA.

Oui, regarde ce sang, maître, Prophète, apôtre,
Et prépare tes mains pour en verser un autre !

MAHOMET.

Lequel ?

SOFIA.

Le mien.

MAHOMET.

Allons ! Est-tu folle à ce point...

SOFIA.

Je ne te dis qu'un mot : Hafsa ne mentait point !

MAHOMET, *s'élançant sur elle, lui saisissant les poignets, puis la rejetant au loin.*

Non ! mourir de ma main, ne l'espère pas, femme !
Suis-moi ; ce qui t'attend, c'est le supplice infâme,
Le fouet des chameliers, le bâton des soldats...

SOFIA, *prenant un flacon d'or qu'elle porte à sa ceinture.*

Maître, je bois ceci — si tu fais un seul pas !
C'est la mort, le salut et l'honneur ! Toi, prends garde !

L'œil des morts se rallume au ciel et te regarde;
L'œil des vivants te suit, peut-être moins clément :
Ayesha rit de toi. Prophète, en ce moment,
Safwan rit aussi! Leur joie est naturelle,
Car tu ne peux plus rien contre lui ni contre elle :
Tu viens de proclamer hautement leur vertu!
En les interrogeant, — même le voudrais-tu! —
Tu n'irais pas au fond de leur âme adultère :
Tu viens de leur apprendre ici l'art de se taire!
D'ailleurs, tu feras bien de ne plus t'émouvoir ;
Mieux vaut ne pas punir, mieux vaut ne pas savoir ;
Le silence est l'ami de la gloire outragée!

MAHOMET.

Sors. Mais reviens, ce soir, ici.

SOFIA, *à part, en sortant.*

Je suis vengée!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

MÊME DÉCOR

La maison de Mahomet, les tapisseries de la colonnade fermées.

SCÈNE PREMIÈRE

MAHOMET, puis SOFIA.

(Mahomet, seul d'abord, marche avec agitation ; il va vers la table, verse de l'eau dans la coupe, boit, s'essuie violemment le front, regarde la place où étoit le sang, et va vers le fond.)

MAHOMET, soulevant la tapisserie, à un esclave qui entre.

Va chercher Safwan.

(L'esclave sort.)

MAHOMET, allant vers la porte dérobée, à droite, et appelant.

Sofia !

(Sofia entre.)

MAHOMET.

Tu le vois,

Je suis calme. — Réponds pour la dernière fois :

Tout ce que tu m'as dit, la trahison, l'injure,
Tu soutiens de nouveau que c'est vrai ?

SOFIA.

Je le jure
Par Judith, qui rentra fière dans sa maison,
Ayant fait son devoir !

MAHOMET, lui montrant le flacon qu'elle porte, puis la coupe.

Verse là le poison,
De ta main ! C'est justice ! Il faut, l'heure est venue,
Que si ma bouche à moi condamne, ta main tue !

SOFIA, obéissant.

C'est fait...

(Mahomet n'a pas regardé.)

C'est fait !

MAHOMET.

Appelle Ayesha ; puis va-t'en.

(Sofia sort par la porte de droite.)

MAHOMET, seul.

Punir... Savoir d'abord !

(Allant au fond, soulevant la tapisserie et appelant un esclave.)

Fais entrer Safwan.

(L'esclave introduit Safwan, pendant que Sofia rentre avec Ayesha. Sofia et l'esclave sortent.)

SCÈNE II

MAHOMET, SAFWAN, AYESHA.

MAHOMET, *montrant l'épée de Safwan.*

Approche, Safwan. — Le nom de cette épée ?

SAFWNA.

La Zolaïte.

MAHOMET.

Ah ! oui ; la lame en fut trempée
Par les Assyriens des forges de Zola.
Et de qui la tiens-tu ?

SAFWAN.

De toi, maître.

MAHOMET.

Ote-la.

(*Mahomet prend l'épée que lui apporte Safwan et la jette loin de lui.*)

L'aigrette au nœud d'acier qu'à ton turban tu portes,
D'où vient-elle ?

SAFWAN.

A Khaibar, brisant l'une des portes
Du donjon juif, j'entrai, la levant des deux bras
Pour protéger des traits ennemis nos soldats ;
Ali m'avait donné l'exemple. Le Prophète,

Comme un signe d'honneur me donna cette aigrette,
Et pendant le dernier assaut, le lendemain,
Elle fit son devoir en montrant le chemin,

MAHOMET.

Détache-la.

(Safwan détache l'aigrette et la porte à Mahomet que la jette au loin.)

Quel est sur ta tunique blanche
Ce manteau vert, brodé d'aigles d'or à la manche?

SAFWAN.

Dans la guerre d'Ohod, le jour même où tomba
Sous ma lance de fer l'infidèle Séba.
Tu me donnas le droit, honneur fait à nul autre,
De porter ce manteau réservé pour l'apôtre.

MAHOMET.

Ote-le.

(Safwan obéit. — Mahomet revient sur lui.)

Tu m'as donc de la sorte obéi,
Toi, soldat, devant elle ! — Alors tu m'as trahi.

SAFWAN.

Grâce pour Ayesha, Prophète ! Le coupable
S'il en est un, c'est moi, moi seul !

MAHOMET.

Ah ! misérable !
Adultère, à genoux !

SAFWAN.

Nomme d'un autre nom

Mon crime, tu le peux ; mais adultère, non !
C'est Ayesha qui m'a sauvé du crime infâme
En criant : C'est assez de te donner mon âme !

MAHOMET.

Tu demandais donc plus ? Elle l'a donc permis ?
Vous avez donc rêvé le crime ? Il est commis !
Tout va finir pour vous. La peine après la honte ;
Toi, femme, sur ton sort ma justice moins prompte
Prononcera demain.

(A Safwan.)

Pour toi qui n'es plus rien
Qu'un traître...

(Montrant la coupe sur la table.)

Prends et bois ceci, meurs comme un chien.

AYESHA, se jetant entre Safwan et la coupe.

Je ne veux pas !

MAHOMET.

Grand Dieu ! d'où te vient cette audace,
Femme ? Ce que j'ai dit doit être. Pas de grâce !
Cet homme, dût l'enfer à son aide accourir,
Cet homme m'a trahi, cet homme va mourir !

AYESHA

Je ne veux pas !

MAHOMET.

Tais-toi, femme ! Par quel prodige
M'oses-tu résister ?

AYESHA.

Je ne veux pas! te dis-je.
Safwan t'obéit en soldat, jusqu'au bout,
En silence ; mais moi, moi je te dirai tout !
Après, maître, à tes yeux je tomberai s'il tombe.
Et tu sais que je parle en regardant ma tombe.
Tu m'écouteras donc ! Et le maître irité
Se taira...

MAHOMET.

Qu'oses-tu dire ?

AYESHA.

La vérité!
J'ai caché trop longtemps dans mon âme meurtrie
Mes douleurs, et leur poids m'étouffe, et je les crie!
Tu m'écouteras donc! Dieu mettra dans ma voix
Le courage, la force inconnue autrefois,
Eh bien! oui, je l'aimais! oui, j'ai donné mon âme,
Et ma pureté même à tes yeux est infâme :
J'y consens. Cependant tu devrais convenir
Que mon âme c'était à toi de l'obtenir,
Qu'elle voulait s'ouvrir et que tu l'as fermée...

MAHOMET, *à part.*

Comme je souffrirais si je l'avais aimée !

AYESHA.

Quand on me sépara de celui que j'aimais,
Tu le sais, j'obéis sans me plaindre jamais;

Et même, cette ardeur qui veut être assouvie
Et que tout être humain reçoit avec la vie,
Les rêves de demain et les rêves d'hier,
Le dévouement profond, inaltérable et fier,
Je te les réservais... Eh bien, eh bien, écoute!
Dans le mal que j'ai fait, dans mon crime sans doute,
Tu ne comptes que deux coupables; mais, crois-moi,
Il en est un de plus.

MAHOMET.

Lequel, femme?

AYESHA.

C'est toi!
Devant Dieu qui m'entend et sera mon refuge,
Devant toi qui punis, — à mon tour je te juge!

MAHOMET.

Me juger, une femme!

AYESHA.

Après tout, pourquoi pas
Puisqu'une femme, enfant, t'a porté dans ses bras?
Écoute jusqu'au bout, toi, l'apôtre, le maître,
Toi, l'envoyé de Dieu, son image peut-être;
Toi, qu'un ange saisit dans son vol effrayant
Et qui n'as frissonné qu'une fois en voyant,
Dans le septième ciel, au milieu des étoiles,
Les yeux d'Allah briller sous ses vingt mille voiles;
Toi, dont ici, partout, Dieu, par de prompts secours
Et par plus d'un miracle, a protégé les jours;

Toi, qui reçus le droit de quitter cette terre
Au jour par toi choisi... ta faute volontaire,
Le reptile vivant dans ton sein renfermé,
Ton malheur, le voici : tu n'as jamais aimé!

(Mouvement de Mahomet qui écoute désormais avec une stupéfaction croissante).

Tu n'as jamais senti les douleurs, les ivresses,
Les célestes frissons des humaines tendresses;
Tu ne l'as pas voulu. Tu m'offrais, l'autre jour,
Des grandeurs, des grandeurs encor... jamais l'amour!
Ton orgueil veut qu'à lui sans cesse tout s'immole,
Et m'ayant faite esclave, il me faisait idole!
J'étais femme! mon cœur a lutté cependant
Jusqu'à l'heure où passa le grand nuage ardent.
Ton amour m'eût sauvée; aujourd'hui, c'est l'abîme;
Tu ne connais mon cœur qu'en punissant mon crime!
Les hommes tels que toi, tout est jouet pour eux,
Ils croient que leur bonheur ne fait que des heureux!
— Ah! tu pouvais pourtant, dans l'histoire du monde,
Trouver une leçon plus juste et plus profonde :
Un jour tu nous parlais, en un long entretien,
Du fils de Myriam, le Prophète chrétien,
Et je compris dès lors, — hélas! sans espérance —
Entre Jésus et toi quelle est la différence.

(Mahomet veut l'interrompre, mais elle continue avec une hauteur qui semble l'écraser.)

Toi, tu ne vois que l'homme ici-bas, le seigneur,
Le maître, le gardien sombre de notre honneur,
Le pasteur du troupeau! Ta loi dure proclame,
Respire à chaque mot le mépris de la femme;
Servante du plaisir et de l'amour brutal,
Dans ce monde elle va portant ce joug fatal,

Et, pour en faire encor la victime éternelle,
Ton paradis lui-même est un affront pour elle!
Voilà ce que ta loi nous donne ou nous promet.
Voilà notre destin et voilà Mahomet!
— Lui, Jésus, il a mis au lieu d'un joug infâme,
L'étoile du matin sur le front de la femme!
Il a fait d'elle, au lieu de l'esclave dompté,
L'éternelle vertu, l'immortelle bonté,
Et, pour forcer partout l'homme injuste à se taire,
A celui dont l'orgueil la courbait jusqu'à terre
Il dit: « Au haut du ciel, dans l'ombre du saint lieu,
« Regarde, c'est ta mère à côté de ton Dieu! »
Frappe-moi maintenant, sois implacable, apôtre;
Ce n'est pas Safwan seulement, c'est un autre,
C'est un plus grand que lui, c'est un plus fier vainqueur,
Qui parle contre toi dans mon âme et mon cœur;
Frappe-le, celui-la, si ton bras peut l'atteindre!
Epargne Safwan. Moi, si mon sang doit teindre
Cette place, tu peux l'ordonner sans remord:
Puisque je fus à toi, je dois être à la mort!

(Elle va vers Mahomet, qui recule et l'éloigne du geste sans pouvoir lui parler, comme frappé de stupeur, ainsi que pendant tout le discours d'Ayesha.)

SCÈNE III

MAHOMET, AYESHA, ABOU-BECKER, par instants SOFIA.

ABOU-BECKER.

Mahomet...

MAHOMET, *comme sortant d'un rêve.*

Qui vient là ?

ABOU-BECKER.

Mahomet...

MAHOMET.

Qui m'appelle ?
Abou-Becker...

ABOU-BECKER.

J'apporte une heureuse nouvelle.

MAHOMET, *toujours absorbé.*

Heureuse... pour qui donc ?

ABOU-BECKER.

Pour nous comme pour toi
Nos ennemis vaincus reconnaissent ta loi ;
Les Syriens, les Grecs, les Romains de Byzance,
S'inclinent à la fois sous ta toute-puissance,
Le roi de Perse même à la fin a cédé :
L'empire de l'Islam est à jamais fondé !

MAHOMET, *se réveillant à peine.*

Bien !

ABOU-BECKER.

Devant le bonheur que le ciel nous envoie,
Prophète, de ta part j'attendais plus de joie.

MAHOMET.

Tais-toi ! je ne suis plus le Prophète !

ABOU-BECKER.

Comment ?

MAHOMET.

La bouche qui le dit est la bouche qui ment !
Non, non, je ne suis plus l'apôtre qu'on acclame,
Le Prophète de Dieu..... Demande à cette femme !

ABOU-BECKER.

Ayesha ?...

MAHOMET, *avec plus d'égarement et de violence.*

Maintenant, le moyen, le moyen
De tout sauver... qui donc me le dira ? Rien ! rien !
Non, je ne trouve pas ! Le feu qui me dévore
Brûle sans m'éclairer. Malheureux ! cherche encore !
(Après un silence, reprenant un calme soudain, et presque en souriant.)
J'ai trouvé !

ABOU-BECKER.

Que veux-tu dire ?

MAHOMET.

Pas devant eux !
Reste, mon père.

(A Ayesha et à Sofwan.)

Et vous, sortez, sortez tous deux.

SCÈNE IV

ABOU-BECKER, MAHOMET.

ABOU-BECKER.

Quel est donc ce secret, Prophète ?... Parle... achève.

MAHOMET, *cherchant à se remettre.*

Ayesha... non !

ABOU-BECKER.

Eh bien ?

MAHOMET.

Non, ce n'est pas un rêve !
Ayesha... ce qu'elle a dit tout à l'heure, là...
Oui, oui, je me souviens... Oui, j'ai souffert cela !
J'avais peur, j'avais peur, moi! Sans pouvoir répondre,
Je sentais tout mon cœur frissonner et se fondre,
Et je voyais, je vois encore maintenant,
L'archange formidable au fond du ciel tonnant.

(Coups de tonnerre au loin.)

ABOU-BECKER.

Reviens à toi, mon fils; la fièvre, le délire,
T'ont surpris un instant.

MAHOMET.

Il faut donc tout te dire :
Elle fut criminelle et s'en fait gloire après !

ABOU-BECKER.

Ah ! ciel ! ne me dis pas cela ; je la tuerais !

MAHOMET.

Tu ne la tueras pas, car l'opprobre suprême
Est en moi !... Cette femme...

ABOU-BECKER.

Ah ! malheureux !

MAHOMET, *baissant la tête.*

Je l'aime !
Je l'aime, juste ciel ! Juste ciel, je l'aimais !

(*Il se cache le visage de ses mains.*)

— Père, depuis quinze ans, j'ai fait ma rude tâche,
Sans plainte, sans verser une larme : — C'est lâche ! —
Eh bien, père, la loi commune me soumet...

(*Il découvre son visage.*)

Viens voir comment sont faits les pleurs de Mahomet !
Est-il donc vrai qu'ainsi toute grandeur échoue ?
Mon âme, l'âme humaine est donc faite de boue ?
— Qui donc me défendra contre moi ? Quel pardon
Puis-je attendre à présent ?

ABOU-BECKER.

Le mien d'abord.

MAHOMET, *allant au fond.*

Vois donc !

(*On entend au dehors des lamentations lointaines.*)

CHANT LUGUBRE, au loin.

Tous deux dormiront
Sous les palmes vertes,
Les tombes ouvertes
Les engloutiront...
Hélas !

La tombe est profonde,
Ils n'entendront pas,
Sur les monts, là-bas,
La foudre qui gronde...
Hélas !

MAHOMET.

Ce cortège qui sort lugubre des murailles,
Mon père, tu le vois ?

ABOU-BECKER.

Ce sont les funérailles
De Hafsa, de Hassan.

MAHOMET.

Mes deux victimes, oui !
— Père, j'ai donc frappé l'innocent aujourd'hui :
Le Prophète a commis l'injustice suprême !
Maintenant, froidement je me juge moi-même.
Ce qui va se passer, ce que je te dirai,
Jure d'en bien garder le secret !

ABOU-BECKER.

C'est juré.

MAHOMET.

Eh bien, toi qui seras l'héritier du Prophète,
Apprends comment il faut que justice soit faite,
Ce qu'on doit à soi-même, à son peuple, au devoir,
Et garde le frisson de ce que tu vas voir!
Dieu ne veut plus de moi, Dieu me brise et me blâme,
Car je viens de descendre aux lâchetés de l'âme!
Jusqu'où donc tomberais-je à présent, au milieu
De quel effondrement qui ferait honte à Dieu?
Je deviendrais pareil, moi qu'un peuple vénère,
Aux lions aveuglés par un coup de tonnerre
Qui s'en viennent, captifs des ténèbres, domptés,
Conduits par un enfant aux portes des cités!
Ma force, mon honneur, mon œuvre, mon génie,
Subiraient cette lente et hideuse agonie!
Le monde, avec mépris, peut-être avec effroi,
Apprendrait à douter des hommes tels que moi;
Aux plus grands, aux meilleurs il ne voudrait plus croire,
Et mon abaissement calomnierait la gloire!
Non! la honte pour l'homme après de tels combats,
C'est de toujours décroître et de tomber plus bas;
Il doit donc, haïssant sa chair vile et grossière,
Purifier la fange en la faisant poussière!
Mahomet va mourir.

(Il va vers la coupe sous les éclairs plus rapprochés.)

ABOU-BECKER.

Prophète, toi, mourir?

MAHOMET.

Non : renaître meilleur!

ABOU-BECKER.

Te tuer ?

MAHOMET.

Me guérir !

ABOU-BECKER.

Quoi ! c'est pour Ayesha que cette chose arrive ?

MAHOMET.

Quoi ! tu sais que je l'aime et tu veux que je vive !
Tiens, regarde ! Ce ciel, ces nuages en feu,
Semblent me faire signe et m'attirer vers Dieu ;
La voix de l'ouragan, ce tonnerre qui gronde,
Semblent me crier : Viens, toi qui veux fuir le monde !
Car la foudre et les vents savent que j'ai raison.

ABOU-BECKER.

Non, mon fils, non. J'espère...

(Il prend la coupe, va au fond et la présente aux éclairs qui se croisent.)

Éclair, bois le poison !
Feu divin, feu sauveur, brûle de ton haleine
Le breuvage de mort !

(Un éclair terrible tombe près de lui.)

MAHOMET, avec joie, regardant la coupe.

La coupe est toujours pleine !
Mon père, à ton appel les cieux sont restés sourds.
Tu vois, je peux mourir !

ABOU-BECKER.

Non, j'espère toujours :
Ce que l'un n'a pas fait, qu'un autre éclair le fasse !
Orage où Dieu se montre à l'homme face à face,
Plus près, plus près de nous lance tes flèches d'or !
Jugez-nous, cieux profonds !

(Un autre éclair tombe.)

MAHOMET, regardant avec la même joie.

La coupe est pleine encor !

ABOU-BECKER.

Pour la troisième fois...

MAHOMET.

Assez ! je te l'ordonne ;
Tu le vois bien, d'ailleurs, l'orage t'abandonne.

(La foudre et les nuages s'éloignent. Le ciel redevient serein. Mahomet boit la coupe.)

Viens, ange de la mort ! obéis ; sois soumis,
Toi qui m'obéissais contre mes ennemis !
Viens, j'attends !

ABOU-BECKER, tombant à genoux.

Ah ! douleur !

MAHOMET, le relevant.

Que ton âme soit forte,
Mon père !

(Allant au fond.)

Maintenant, qu'on ouvre à tous la porte

SCÈNE V

MAHOMET, ABOU-BECKER, AYESHA, SAFWAN, LA FOULE.

MAHOMET.

Peuple, l'ange Azrael, mon dernier serviteur,
Devant vous, va du ciel abaisser la hauteur;
Je permets à la mort de visiter l'apôtre!
Je n'ai plus qu'un orgueil : c'est mourir mieux qu'un autre.

(Regardant Ayesha.)

Tout à l'heure quelqu'un me reprochait Jésus...
Ton calme, ta bonté, je ne les ai pas eus,
Et je suis l'envieux de ta vertu sévère;
O Christ! Je veux du moins imiter ton calvaire!
— Safwan... Safwan!

(Il le mène à l'écart.)

Ecoute : Dieu nous voit.
La mort, c'est le pardon qu'on donne et qu'on reçoit!
Homme, sois pardonné! Je rachète ta faute.

(Il appelle Ayesha, et la prend à part.)

Ayesha, ma justice à cette heure est plus haute :
Puisque j'ai pu tomber dans le chemin mauvais,
Moi l'homme, toi la femme, hélas! tu le pouvais.
Victime de ma fière et sombre destinée,
Vis pour le repentir; femme, sois pardonnée!

(Ayesha et Safwan tombent à ses pieds en pleurant.)

MAHOMET, apercevant Sofia immobile à droite.

Sofia...

(Il va à elle et lui dit tout bas.)

Quel que soit le secret de ton cœur,
A cette heure clémente où Dieu seul est vainqueur,
Malgré ta trahison, tes noires espérances,
Je ne veux rien savoir de toi que tes souffrances!
Et le seul châtiment qui doit suivre tes pas,
Ce sera mon pardon.

SOFIA, *d'une voix sourde.*

Je ne l'accepte pas!
Parmi les chants, les fleurs, sous ces arcades roses,
Tu vas monter vers Dieu dans les apothéoses :
Devant ta mort superbe on verra jusqu'au bout
Un peuple prosterné : je resterai debout.
Israël, quel que soit l'ennemi qui le morde,
Ne reçoit de pardon pas plus qu'il n'en accorde!
Vainqueur on peut mourir en pardonnant — hélas!
Israël, le vaincu des siècles, ne meurt pas!

MAHOMET, *avec douceur.*

Eh bien, je n'aurai pas même un dernier reproche
Pour toi, Juive : que Dieu te juge!

(Il lui pose la main sur le front, puis revient vers la foule.)

L'heure approche...
Je pardonne aux méchants dont j'ai subi l'effort,
Je pardonne au malheur, à la vie, à la mort!

(Il va prendre Abou-Becker par la main.)

Abou-Becker, voici mon anneau de pontife;
Sois le chef des Croyants, sois le premier khalife,
Et dans l'ombre d'Allah marche dès aujourd'hui!
— Croyants, inclinez-vous, je le veux, devant lui,

(La foule obéit.)

L'ange vient... Ayesha, détourne ton visage
Pour ne pas voir la mort dont je sens le passage :
Je t'effrairais avec mes yeux déjà glacés !

(Il va en chancelant, et à reculons, vers le tombeau, et écarte d'un geste un peu impatient et fier ceux qui veulent le soutenir.)

Laissez-moi... j'irai seul vers la tombe. Laissez !

(Il se rapproche du tombeau.)

Hélas ! de quelque nom que l'avenir me nomme,
Je rêvais d'être un Dieu... C'est assez d'être un homme !

(Il arrive au tombeau et y pose la tête au milieu des drapeaux qui le couvrent.)

ABOU-BECKER.

Avant que s'ouvre au ciel la porte où tu frappas,
Prophète, nous voulons baiser tes derniers pas !

(Il se jette à genoux, ainsi que la foule, en baisant la trace de Mahomet.)

Adieu ! va faire luire, entre les bleus pilastres
Du firmament, tes yeux mortels changés en astres !
Qu'en rayons éternels ton nom y soit écrit !
Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu, Mahomet !

(La foule répète le nom de Mahomet en tendant les mains vers lui.)

MAHOMET, relevant la tête avant d'expirer, et regardant vaguement vers le ciel.

Jésus-Christ !

FIN.

NOTE. — Les événements principaux et la plupart des détails de ce drame sont rigoureusement historiques.

Par exemple, le 4e acte n'est que la mise en scène du chapitre XXIV du Koran, intitulé : *La Lumière*, et relatif à la fausse accusation portée contre Ayesha.

Paris. — Imprimerie Paul Dupont, 4, rue du Bouloi. (Cl.) 22.4.90.